

L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

Sommaire

Éditorial, *Danièle Duteil*

p. 3

Sélection haïbun

p. 5

À rebrousse-temps, *Jo(sette) Pellet*

p. 5

J'arrive..., *Céline Landry*

p. 9

La petite fille au bord de l'eau, *Monique Mérabet*

p. 11

Éclipse de lune, *Marie-Noëlle Hôpital*

p. 15

Déserts, *Germain Rehlinger*

p. 17

Fais le tour des mangeoires, *Cécile Cotte-Magnier*

p. 21

Les huîtres, *Paul de Maricourt*

p. 23



Coups de cœur

La petite fille au bord de l'eau de Monique Mérabet, *Danièle Duteil*

p. 25

Fais le tour des mangeoires de Cécile Cotte-Magnier, *Monique Leroux Serres*

p. 27

Expérimentation : un haïbun lié

Dans le fond du bol, *Cécile Cotte-Magnier et Catherine Boisvin*

p. 29

Articles

Le haïbun : conseil d'écriture, *Danièle Duteil*

p. 31

Le haïku : infini hors-champ, *Meriem Fresson*

p. 33

Livres

Bashô, Journaux de voyage, par Danièle Duteil

p. 39

La vie de l'AFAH

Parol !, une expérience d'écriture créative en prison

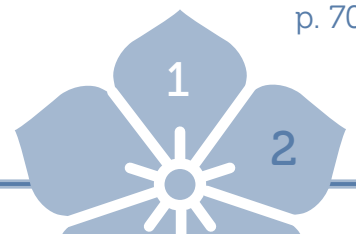
p. 43

Les rendez-vous (Assemblée générale et festival AFH 2014)

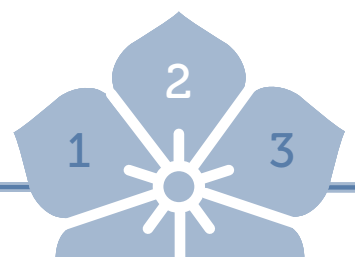
p. 69

Nos adhérents ont du talent

p. 70



L'écho de l'étroit chemin



Une année l'autre
Comme enfilées
Sur la même perche

*Shiki*¹

Coucher du soleil. Par-delà les coteaux blanchis, le ciel s'embrase. Et voici que l'année s'achève...

Cette période encadrant le nouvel an, qui marque une fin et un renouveau, est très importante pour tous les peuples, particulièrement pour les Japonais qui en ont fait une saison à part entière. Chaque événement des premiers jours se voit scrupuleusement observé, voire consigné par écrit, et tout le mois de janvier s'accompagne de rituels quasi quotidiens montrant la relation primordiale de l'homme au temps.

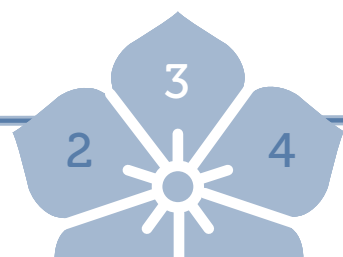
Mais, avant le « passage », que s'égrènent tranquillement les dernières heures d'une année qui a emporté avec elle un grand homme, Nelson Mandela. Comment ne pas saluer ici sa vie et son œuvre qui resteront à jamais gravées dans la mémoire de l'humanité ? Des hommes et des femmes s'inscrivent ainsi pour toujours, à travers leur combat, sur la grande roue qui imprime l'histoire de nos sociétés.

C'est, plus modestement, au thème du souvenir que ce numéro 10 de *L'écho de l'étroit chemin* est aussi en partie relié, ou du moins pour un certain nombre de haïbuns. En effet, les auteurs.es avaient le choix d'opter pour un sujet libre, comme à l'accoutumé, ou d'illustrer la proposition « Première(s) / Dernière(s) fois ».

Le jury, composé de Monique Leroux Serres, Gérard Dumon et moi-même, a retenu sept haïbuns sur les onze reçus. Quatre d'entre eux abordent le thème suggéré, les trois autres sont libres.

Les compositions se révèlent plutôt variées aussi bien dans les sujets traités, qui peuvent être graves ou très légers (le voyage, l'évocation de contrées lointaines, le départ d'un être cher, une ode à la lune, la mangeoire des oiseaux), que dans leur longueur. De même, la mise en page n'obéit pas forcément toujours à un schéma classique : tel un vase destiné à accueillir au mieux son contenu, elle laisse parfois place à plus de recherche ou de fantaisie.

C'est un vol vers l'Amérique du Sud et vers le passé que Jo(sette) Pellet entreprend dans *À rebrousse-temps*, alors que trente ans se sont écoulés.



L'écho de l'étroit chemin

Dans *J'arrive...*, Céline Landry évoque avec émotion un tout autre voyage, tandis que Monique Méraï, sur le ton du conte merveilleux, fait ressurgir d'une photographie jaunie une vieille histoire, celle de *La petite fille au bord de l'eau*, mon coup de cœur.

Bouclant la première série de récits, Marie-Noëlle Hôpital, avec *Éclipse de lune*, choisit d'entraîner lecteurs et lectrices vers une nuit festive autour de l'astre vénéré.

En deuxième partie, le thème libre offre trois haïbuns : celui de Germain Rehlinger, intitulé *Déserts*, a pour cadre une nature rude et se compose de versets irréguliers scandés de haïkus qui signalent l'intensité d'un instant vécu ; puis, *Fais le tour des mangeoires*, de Cécile Cotte-Magnier, coup de cœur de Monique Leroux Serres, est un texte bref et léger, mis en page de manière originale également, ne comportant qu'un seul haïku : sans doute ce dernier focalise-t-il le spectacle le plus important de la journée aux yeux de son auteure. En guise de mets final, on dégustera le haïbun tout en nuances de Paul de Maricourt, intitulé *Les Huîtres*.

Pour clore cet échantillonnage créatif, Cécile Cotte-Magnier et Catherine Boivin se sont lancées dans l'expérience du haïbun lié en écrivant ensemble *Dans le fond du bol*. Même ton, même finesse.

Après les sélections, figurent les rubriques habituelles : appel à haïbun, pour l'ensemble de l'année 2014, articles, lecture, comptes rendus, publications des adhérents rapidement commentées... Enfin, dans « La vie de l'AFAH », est annoncée l'Assemblée générale de l'association, fin mars 2014.

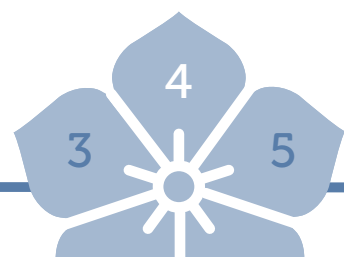
Que la nouvelle année soit pour tout le monde synonyme de bonheur, santé et créativité.

Bonne lecture !

Danièle Duteil

Note

Shiki (1866-1902), in *Matin de neige, Grand Almanach Poétique Japonais, Livre I, Le Nouvel An*, traduction et adaptation par Alain Kervern, éditions Folle Avoine, 1994.



L'écho de l'étroit chemin

Déc. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : Première(s)/Dernière(s) fois

À rebrousse-temps

À l'aéroport
la dernière « margarita »
avant l'edelweiss

Alors que je traversais le hall d'embarquement d'un pas nerveux, j'étais passée à côté d'un groupe hétéroclite et bruyant, parmi lesquels deux gringos. L'un d'entre eux m'avait fait un signe joyeux, auquel j'avais répondu par un sourire.

Un peu plus tard, déjà installée à ma place et me préparant à affronter l'un de ces vols long courrier dont j'ai horreur, qui avais-je vu embarquer et s'asseoir à mes côtés ? Les deux mêmes lurons ! Le plus petit des deux – je devais savoir plus tard que c'était FG – avait tout de suite enlevé veste, pull et chaussures, et sorti bouquins, cahiers, stylos et crayons.

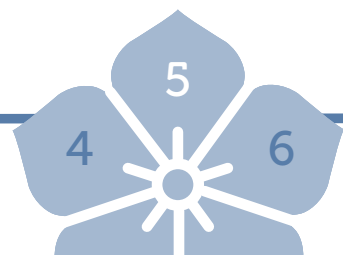
L'avion, quel pensum !
mais avec deux drôles d'oiseaux
dont l'un en pantoufles...

Oh mais re bonjour, quelle bonne surprise ! D'où venez-vous ? Où allez-vous ?

Moi je retournais en Europe après un périple de deux ans en Amérique du Sud. Eux, respectivement Français et Belge, se déclaraient artistes de music-hall en fin de tournée...

Après quelques échanges goguenards sur le sujet, mes deux lascars ne s'étaient guère fait prier pour me dire qu'ils étaient psychiatre pour l'un, psychanalyste et philosophe pour l'autre, et rentraient d'un congrès à Cuernavaca. Et en apprenant leur nom, je n'avais pas tardé à les situer.

Ce n'est pourtant point tant les fers de lance de l'antipsychiatrie que j'ai rencontrés cette nuit-là entre Mexico-City et Bruxelles que deux originaux farfelus : ME, un grand gaillard un peu enveloppé et le verbe haut, et FG, de plus petite taille et moins flamboyant, d'allure intello. Et ce voyage dont je n'attendais rien, si ce n'est de l'ennui, s'était avéré une partie de plaisir, tantôt à se raconter des anecdotes drôles ou insolites, tantôt à rédiger des tracts pour la révolution sandiniste.



L'écho de l'étroit chemin

Déc. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : Première(s)/Dernière(s) fois

Quel temps faisait-il
ce jour-là dans le Plat Pays ?
radieux pour sûr !

À 5 heures du matin, hagards mais rigolards dans le hall des arrivées de Bruxelles, nous avions bu en guise de *despedida* des petites bouteilles d'alcool reçues dans l'avion ; FG repartait sur Paris, ME restait sur place, j'étais en partance pour l'Autriche, mais plus tard dans la journée.

Le bureau de change étant encore fermé, ME avait insisté pour me prêter de l'argent belge, argent que je lui avais rendu au moment de prendre congé.

Ainsi se terminait l'une de ces rencontres magiques, fruit du hasard – ou peut-être du destin – et qui clignotent comme des lucioles sur le chemin d'une existence.

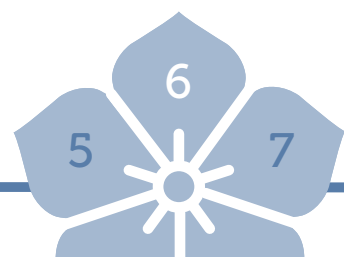
Je n'ai jamais cherché à recontacter mes deux compagnons des nues et n'ai eu d'autres nouvelles d'eux que celles que je lisais parfois dans les médias.

C'est ainsi que j'appris la mort de FG en 1992 et que je suivis de loin l'irrésistible ascension de ME...

Qu'est-ce qui m'a pris
de m'inscrire à ce stage ?
vendredi 13

Me voici aujourd'hui dans la cité Calvin pour une méga rencontre psy, animée par ME : plus de 150 personnes, moult groupes de travail, de nombreux thèmes et intervenants... Pas le stage intimiste dont on pourrait rêver pour des retrouvailles avec un personnage rencontré fort brièvement il y a plus de 30 ans...

En outre, il me vient soudain à l'esprit que de ME je n'ai qu'un vague souvenir – celui d'un ténébreux à l'imposante stature – et qu'entre temps il a certainement changé. Comme moi de brune sombre aux longs cheveux lisses, je suis devenue une dame d'âge mûr, aux yeux un peu pâlis et aux cheveux poivre et sel, égayés de mèches rouges et bleues...



L'écho de l'étroit chemin

Déc. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : Première(s)/Dernière(s) fois

Crinière blanche
flottant dans un costume clair –
fantomatique

Je feuilletais un bouquin au stand de la documentation quand je prends conscience de la présence d'un vieux monsieur chenu, savamment ébouriffé, qui me salue poliment – avec un sourire un peu absent – et continue son chemin en tirant derrière lui une valise à roulettes.

« C'est lui ! », me glisse à l'oreille l'un des organisateurs, à qui j'avais demandé peu avant de m'aider à l'identifier.

Sans réfléchir je me lance sur ses traces et le hèle :

- Êtes-vous bien ME ?
- Oui... me répond-il, l'air étonné.
- On s'est connus dans un avion entre Mexico et Bruxelles... Vous étiez accompagné de FG et vous vous disiez artistes de music-hall !... lui lancé-je d'un trait.
- Ah oui, je me souviens ! me répond-il pensivement, alors que visiblement il ne se souvient pas du tout... On s'était présentés comme des artistes de music-hall ??! voilà qui ne m'étonne pas de nous !... Hélas F. nous a quittés depuis longtemps...

« Je vous l'enlève, il faut qu'on aille manger ! » me déclare une dame en l'empoignant fermement par le bras...

Même son sourire
je ne le reconnais pas –
l'âge ou mon regard ?

J'apercevrai ME encore une ou deux fois au cours de la journée, notamment à la cafeteria, à l'heure de la pause ; puis plus tard à la plénière, où il nous fera un show remarquable, remarqué et fort efficace – car si l'homme a vieilli, il n'a rien perdu de ses compétences et de son art oratoire – mais je n'essaierai plus de lui parler.



L'écho de l'étroit chemin

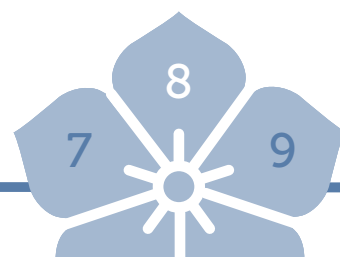
Déc. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : Première(s)/Dernière(s) fois

Ma démarche m'apparaît tout à coup absurde : quel sens avait donc pour moi de vouloir le revoir ? Retrouver les coups de cœur de ma jeunesse ? Revisiter mon histoire ? Arrêter le temps ?

soleil de septembre
sur le cimetière des Rois –
à quelle heure le train ?

Jo(sette) Pellet, Suisse



L'écho de l'étroit chemin

Déc. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : Première(s)/Dernière(s) fois

J'arrive...

J'arrive à son chevet dès six heures comme à chaque matin depuis le début de novembre, avant d'aller au travail. Petit à petit, les ténèbres pâlissent et la clarté succède à l'opacité.

depuis cinquante ans
complices du petit déjeuner
humecter ses lèvres

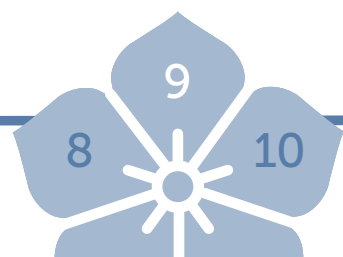
Nous assistons au lever du soleil, mais mon père a déjà entrepris son voyage... Dans quelques heures, il entre dans l'éternité. Je prends sa main. Il ne m'a pas encore transmis toute sa science d'être humain et profite de son dernier souffle. Cette leçon se fera par osmose. Tiens ma fille, un peu de ceci : fierté et ténacité, force tranquille des doux. Un peu de cela aussi : patience, tolérance et respect des valeurs familiales.

sur ses épaules
pour voir Elizabeth II
« Oh My Papa »

Et défilent devant mes yeux notre enfance de petits morveux : les séances de patinage sur la glace et les glissades en traîne sauvage, les excursions de chasse en famille et notre cabane dans les arbres. Je n'ai pas oublié ses leçons de conduite et ses paroles réconfortantes après mon premier accident... avec son auto ! Ni sa fierté de dire que je suis sa fille unique.

en chemise à carreaux
le vieil homme fendait ses bûches
l'hiver peut venir

Ce moment à son chevet m'injecte une énergie nouvelle. Cet homme n'était pas parfait bien sûr, mais j'avais eu suffisamment de temps à mon adolescence pour lui reprocher ses défauts, ses faiblesses et ses choix. Ce moment à son chevet me confronte à mon propre vieillissement...



L'écho de l'étroit chemin

Déc. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : Première(s)/Dernière(s) fois

À huit heures, je dois partir travailler mais décide de ne pas y aller. Un appel au bureau et la chose est réglée : aujourd'hui mon père est prioritaire. N'a-t-il pas souvent modifié ses horaires pour moi ? Ce dernier rendez-vous ne peut être déplacé. Nous avons besoin d'un peu de temps encore.

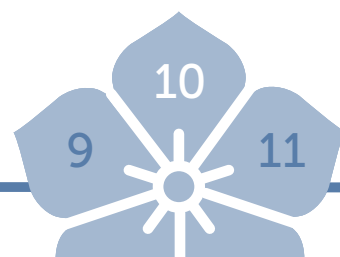
par la fenêtre
bambins de la garderie
sur le trottoir raboteux
une bouffée d'air frais
la relève est assurée

À l'heure du lunch, je laisse la place à ma mère qui vient passer quelques heures d'intimité avec son compagnon de vie. Mes frères viendront ensuite pour une dernière soirée entre hommes.

Quand, enroulée dans sa chemise, je pense à sa mort, je l'imagine assis sur un tronc d'arbre dans le silence de la forêt laurentienne, à l'affût d'un chevreuil, passant l'arme à droite, oui, à droite.

Car il était gaucher.

Céline Landry, Québec





La petite fille du bord de l'eau

M'en voudras-tu Betty, d'oser ici te dire
Ces simples mots que ton souvenir m'inspire
Diapositive jaunie au fond de mon placard
Image oubliée qui hante ma mémoire

Ainsi commence un de mes premiers poèmes intitulé « À l'ombre d'une jeune morte ». Peut-être même mon tout premier poème, à l'époque où j'ai pris conscience des fabuleuses possibilités que m'offrait l'écriture. Des vers maladroits, puisés au tréfonds de mon émotion.

Depuis, cette diapositive, je l'ai retrouvée, je l'ai sortie de sa boîte un peu poussiéreuse.

Au bord de la mare
son tee-shirt rayé
orange et vert

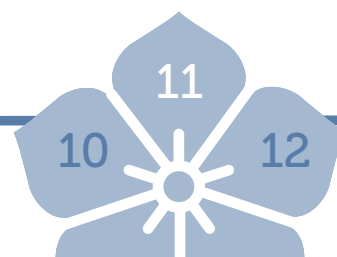
Mare-à-poule d'eau que je retrouve si verte aujourd'hui, aussi verte que celle de mon souvenir. La dernière fois que je suis venue en ce lieu, c'était... avant, c'était... après. La mémoire des faits chronologiques se dilue dans le temps qui passe.

Quarante ans, déjà, si j'en crois la petite fille au sourire timide photographiée sur la rive, tout près des enfants qui pêchaient. Les pêcheurs sont toujours là, peut-être les enfants de ces gamins là ?

Accroché par la queue
comme il est long à mourir
le tilapia

Dans son écrin de cascades, l'eau n'a rien perdu de l'éclat émeraude d'autrefois, à l'ombre des grands arbres.

Faire le tour de la mare. Suivre la piste d'une souvenance. Scruter les tavelures aux troncs des vieux filaos qui n'en finissent pas de nous raconter ce qui est passé. Retrouver le visage



L'écho de l'étroit chemin

Déc. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : Première(s)/Dernière(s) fois

de l'enfant trop sage, le contact de sa main dans la mienne. Tu riais, un peu étonnée, épanouie quand même, le bref instant d'une promenade. Ô Betty !

La mare... pareille à celle d'autrefois, et différente aussi. Je ne me souviens pas d'avoir vu des oiseaux, par exemple, ceux qui parquent sur mes clichés de ce jour d'octobre : ce couple de poules d'eau posant longuement sur le ponton patiné d'un tronc couché, la courbe gracile d'un martin pêcheur perché sur une souche émergeant de l'eau, la tache flamboyante du cardinal qui picore les miettes des pique-niqueurs. Et le regard étonné du chaton qui cherche son repas dans les cendres refroidies d'un barbecue.

Murmure de l'eau
le son si doux du *maloya**
des rastas

Rencontre insolite de ce groupe de musiciens jouant en sourdine, en harmonie avec le léger chuchotis dans les branches. Parenthèse douceur d'une hymne à la beauté environnante, à quelques pas de la fête au village dont la sono tonitruante m'a chassée... un peu plus haut.

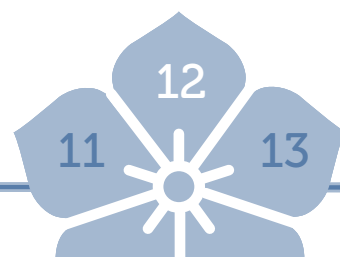
Cadeaux d'une fin d'après-midi, à l'heure où les fleurs commencent à se replier.

Le temps d'une balade
l'orange plus doux
des daturas

Les corolles translucides captent un presque dernier rayon de soleil.

Les daturas se sont naturalisés ; ils se sont échappés des jardins d'agrément où ils prolifèrent au gré des engouements des maîtresses de maison créoles. Seront-ils bientôt étiquetés « plantes envahissantes » et frappés d'anathème ?

Comme ces si jolies petites « marguerites folles » qui accompagnent ma promenade tout le long du sentier.



L'écho de l'étroit chemin

Déc. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : Première(s)/Dernière(s) fois

Tes si brèves années, Betty, ne t'auront pas permis de les effeuiller, les marguerites. T'ai-je seulement dit combien je t'aimais ? Pas plus que tu n'auras pu découvrir le secret de cette feuille de bambou enroulée, dans laquelle on souffle, pipeau qui chante sur un bras et le fait frissonner. Il suffit de savoir regarder, de savoir écouter, s'émerveiller...

Goûter en douce
la sève du cryptomeria
colle-aux-doigts

Mais il ne fallait pas, petite fille, il ne fallait pas : ni ramasser la fleur tombée, ni goûter à la framboise sur le sentier, ni s'approcher du bord, ni laisser ta main traîner dans l'eau...

Plaisirs interdits à l'enfant trop souvent tenue à l'écart des adultes, l'enfant vouée à une existence aseptisée entre sucette et doudou.

Comme j'aurais aimé te prendre sur mes genoux, te câliner, te murmurer quelque comptine... *ti shomin, gran shomin***, te chatouiller, entendre enfin un rire heureux, effacer cette expression résignée de ta petite bouille triste.

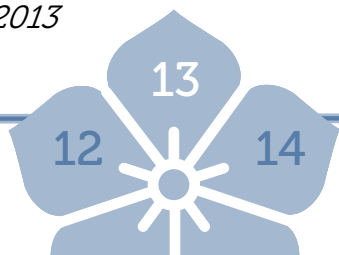
« Je veux m'envoler »
son dernier poème lu
à la cérémonie d'adieu

Dans le jour qui finit, la mare prend des allures de cathédrale aux piliers de verdure; la lumière tamisée joue sur le vitrail des daturas. Je retiens mon souffle : une âme palpite, aussi fugace que la vive salangane qui se perd dans les branchages à mon approche.

Je réalise soudain que c'était là sans doute la dernière fois. La dernière fois que je t'ai vue, petite fille du bord de l'eau.

Mais qui nous dira quand vient l'heure de la dernière fois, du dernier sourire, du dernier baiser ? Qui nous dira, lorsque nous cueillerons nos dernières roses, lorsqu'elles se faneront entre nos doigts surpris, que la dernière fragrance et la dernière parure nous étaient offertes ici ?

Monique MERABET, La Réunion, 31 Octobre 2013



L'écho de l'étroit chemin

Déc 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : Première(s)/Dernière(s) fois

Notes

* *maloya* : danse et musique traditionnelles à la Réunion.

** *ti shomin, gran shomin* (petit chemin, grand chemin) formule accompagnant l'avancée des doigts pour une chatouille.



Éclipse de lune

Les femmes boivent le café ; une petite traînée de fumée sort des tasses, une légère buée s'échappe des lèvres. Debout dans un coin de la chapelle, bien éclairée par les projecteurs mais froide malgré la date printanière, le groupe essaie de dissiper la torpeur et la sensation de fraîcheur.

Vendredi 16 mai 2003, quatre heures trente : la nuit règne encore sur Notre Dame des Marins, sur Martigues, sur la mer. Il a fallu longer le lycée Brise Lames, puis grimper jusqu'au sommet de la colline. Les reflets des lumières tremblent sur l'eau sombre de la Méditerranée. Et dans le ciel, la lune peu à peu s'estompe, discrète, mais agrandie pour les curieux qui l'observent derrière une grosse lunette ; le club d'astronomie a bon pied, bon œil.

D'habitude, nous sommes plongés dans un épais sommeil à cette heure matinale. Aujourd'hui, pour la première fois, nous nous réunissons autour d'elle, la lune. Pendant que les femmes boivent à petites gorgées, les hommes répètent leurs chants car nous nous retrouvons tous pour une aubade à la lune, au moment précis où le mince filet d'or disparaîtra du firmament.

Jean de la lune
dans l'obscurité profonde
visage invisible.

Les spectateurs montent en grappes frileuses et serrées dans la fraîcheur nocturne. Après un court échauffement vocal, les chœurs se disséminent sur l'herbe. Les choristes portent des écharpes blanches qui les distinguent de la terre noire et du ciel obscur. Bientôt les voix s'élèvent.

« Salga la Luna, la Luna y el sol »

« Lune Lune , ma bonne Lune
Tu n't'en rameras donc pas !
Oh tu couches avec un homme
Moi je n'y couche pas.»

L'écho de l'étroit chemin

Déc. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : Première(s)/Dernière(s) fois

Mais la nuit est indécise, légèrement brumeuse ; la lune nous joue un tour à sa façon : l'astre s'efface prématurément derrière un paravent de nuages. Qu'importe ! Les mélodies fusent, tantôt bourdonnantes comme des insectes, tantôt claires, tantôt voilées, douces, caressantes, enveloppantes, tantôt puissantes.

Puis l'aube se dévoile, d'abord à peine, comme sur une toile de Félix Ziem où le paysage se laisse tout juste deviner. Enfin, c'est la jubilation de l'aurore : l'air semble lavé de frais, bleu comme les canaux ; la ville apporte un contrepoint multicolore aux voiliers en partance. Nous oublions les cheminées d'usines environnantes, les bandes fuligineuses qui entourent la cité ; les clochers des églises accrochent le ciel aussi pur qu'une peinture neuve. Cri des mouettes, senteurs marines, odeur des croissants réchauffés par les braises.

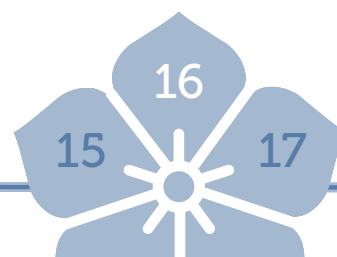
Au firmament, point de feu mais du rose, du violet, de l'or à profusion, une incandescence indigo, une belle explosion de teintes qui réveillent les sens engourdis, en un jour qui n'atteint pas encore sa sixième heure.

Nous descendons de la colline.

Nuages fugaces
sur la mer un sillon d'or...
traîne de bateau.

Embués de rosée, les filets forment des masses nuageuses sur les pavés des quais.
Nous nous éclipsons à regret.

Marie-Noëlle Hôpital, France



L'écho de l'étroit chemin

Déc. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre



Déserts

Cuvettes nimbées
d'un mince film de sable
puis une dune.

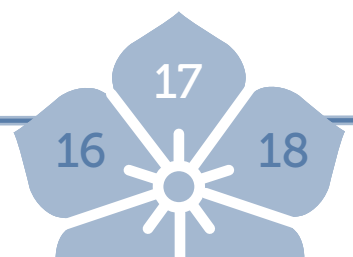
Peu à peu le désert s'insinue
Même si les ombres s'agrandissent
Le lieu se décline au minimum.
Dans le désert on est simplement touché
Par un éclat de poterie, d'œuf d'autruche
Un reste de meule ou de pilon
Qu'on tient dans ses mains

Le sable blessé
par le zigzag de l'éclair :
verre de foudre*

Par une peinture rupestre rouge
Girafe, autruche, lézard
Évidemment non répertoriée
Vestiges de la présence de l'homme.

À Chinguetti
les manuscrits réduits en
grains par les grains.

On piste les traces d'animaux
Chacal, gerboise, vipère, gazelle
Avant de l'entrevoir enfin la gazelle !
On foule des regs noirs



L'écho de l'étroit chemin

Déc. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre

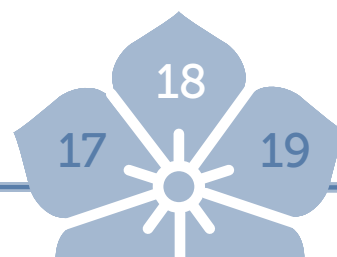
Des dalles aux algues fossiles
Mer, mer...
Aucun appel ne les sauvera.

Oasis vertes
entre dunes ou canyons
enchâssement.

La tête enfouie dans le chech
On déambule dans un oued caillouteux
Les dunes qui s'approchent
Sont des combes enneigées
Avec des couloirs entre les aiguilles
Où le vent dessine des vagues
Mais qui ne l'a pas dit ?

En combinaison rouge
souvenir du Paris-Dakar
mirage ou Martien ?

Les Touaregs cherchent le bois d'acacia
Poussent le 4x4 ensablé avec nous
Soufflent les grains du circuit d'essence
S'allongent sur la crête de la dune
Font la prière, les touristes des photos
Cuisent la taguela à même la braise et le sable
Prennent le temps de trois thés.



L'écho de l'étroit chemin

Déc. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

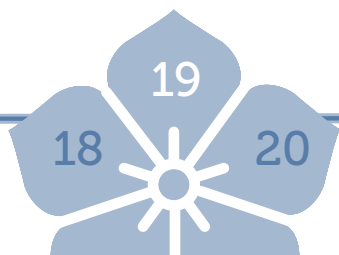
Sélection haïbun : thème libre

Amer comme la mort
doux comme la vie
sucré comme l'amour.

Aux puits on rencontre parfois
Des femmes bleues ou que leurs yeux,
Tirant l'eau avec une corde et
Surchargeant leurs ânes de bidons ;
Que l'eau soit claire ou brune
Micropur elles ignorent.
Aux campements elles réapparaissent,
Les enfants d'abord, proposant
Bijoux, boîtes, cuirs peints
Et même pointes de flèches.
Belles théières
recouvertes de peau
pour les touristes.

Dans le froid de l'hôtel des mille étoiles
On s'engloutit dans le sac de couchage
Ébloui par la Voie Lactée
Comme nulle part ailleurs.

Germain Rehlinger, France



L'écho de l'étroit chemin

Déc. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre



Fais le tour des mangeoires avant qu'il neige

Fais le tour des mangeoires. Ce sera la phrase de ce dimanche.

Il restait des graines, blondes, rondes comme des perles.

Mais les oiseaux sont comme les enfants, ils mangent en premier ce qui leur plait. Il m'a fallu remettre des graines de tournesol et maintenant

il neige.

Près de la fenêtre je m'installe et regarde les flocons tomber. Au début ce n'était que des grains de glace fondant à peine le sol atteint.

Hésitant, l'hiver fait des caprices.

Au bas du cerisier tu as mis des pommes sur l'herbe déblayée de la pointe du pied.
Mais les oiseaux les font rouler en dehors de ce cercle.

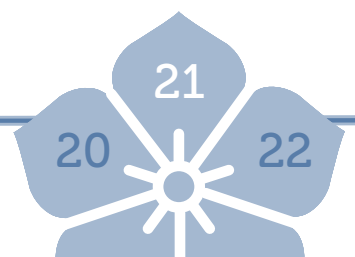
Tu souris.

Les merles ont entamé les fruits et, dans le creux, les passereaux viennent boire la neige fondue.

C'est l'hiver. L'hiver et son effervescence diaphane. Pâleur.

Paysage blanc
Si nombreux dans les mangeoires
verdières et pinsons.

Cécile Cotte-Magnier, France



L'écho de l'étroit chemin

Déc. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre



Les huîtres

Face aux toilettes rehaussées, le mur nu. *C'est ici ta vie, maintenant...*

Chambre entrouverte. Des voisins de palier bafouillent. À chaque réveil la même question : *Est-ce que c'est Noël ?...* Les douze huîtres de Noël ; douze mois d'attente. Vivre jusqu'aux huîtres de Noël – et basta !

Tout de même, il espère être un peu surpris, le jour venu...

Un mois encore avant Noël !? Il se demande qui lui ment. On prend de ses nouvelles ; il parle encore des huîtres. Ce serait déjà Noël, les santons, les douze huîtres... Il n'a que ses huîtres à la bouche !

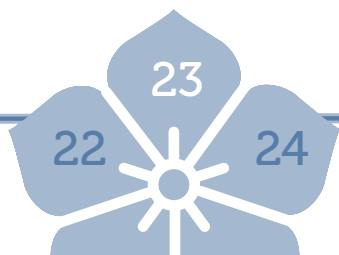
Déjouer les petits pièges, en attendant ; un à un... Le coin du paillason le fait trébucher. Quelqu'un a changé la couleur de sa porte ! Il sait ne pas être loin – mais de quoi ?

Mauvais étage ; sa porte a-t-elle changé de couloir ? *Pas le courage de lire... pas le courage de lire...* Il n'a pas peur de la mort, non ; il a peur de l'enfer ! Après les huîtres, il espère juste tomber du bon côté.

Téléphone – le fil coupé de ses pensées. Téléphone – *Pense aux huîtres*, lui dit l'ami... *Y'aura t-il des huîtres, à Noël ?* La larme de citron, le goût de la mer... *Tu tomberas du bon côté, lui dit l'ami.* Parole d'athée.

Il pense aux douze huîtres et il rit. Douze huîtres ! À l'ami il peut avouer : *Je n'attends rien d'autre.* Il rit de ne penser qu'aux douze huîtres ! *Viendra le jour... viendra l'heure...* Il n'aspire qu'aux huîtres.

L'ami se souvient : ces huîtres en bord de mer... À marée basse, à même la roche ouvertes... La pointe émoussée d'un opinel... *Pense aux huîtres*, lui dit l'ami.



L'écho de l'étroit chemin

Déc. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre

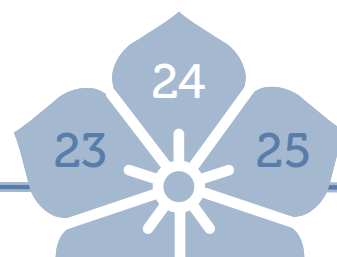
Comme l'enfer lui fait peur, ce matin ! À ses filles il demandera des nouvelles des santons...

Douze huîtres, basta !

une goutte de citron
et la mer

*Noël 2013
Pour Arn*

Paul de Maricourt





Coup de cœur

La petite fille au bord de l'eau, de Monique MÉRABET

Je lis et relis ce haïbun, me demandant d'où provient l'émotion diffuse que je ressens.

Un portrait d'enfant se dessine, en creux, ressurgissant par bribes du passé dont les stigmates s'inscrivent, floutés, sur une diapositive jaunie.

La mémoire reconstitue un décor d'eau, une mare, un lieu de jeux, monde flottant que hantent les réminiscences de jadis, plus de trente ans auparavant.

Le temps s'est écoulé mais le cadre est resté intact, renaissant même :

Mare à poule d'eau que je retrouve si verte aujourd'hui.

C'est à peine si les acteurs ont changé, si semblables à ceux d'autrefois :

Les pêcheurs sont toujours là [...].

Une fraction de seconde, le regard se fixe sur une étrange image :

*Accroché par la queue
comme il est long à mourir
le tilapia*

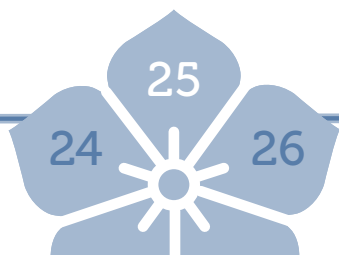
Le tilapia est un poisson qui incube ses petits dans sa bouche. C'est pourquoi les premiers chrétiens l'ont considéré comme un animal favorable, un symbole de résurrection.

Dès lors, le récit se teinte imperceptiblement d'étrangeté et de merveilleux, glissant dans un

écrin de cascades où les tavelures aux troncs des vieux filaos [...] n'en finissent pas de nous raconter ce qui s'est passé,

où l'eau murmure près du maloya qui laisse s'échapper un son si doux. Comment ne pas se laisser ensorceler par tant de charmes ?

*Le temps d'une balade
l'orange plus doux
des daturas*



L'écho de l'étroit chemin

Les tentations sont à portée de main. Mais, que dissimulent les *corolles translucides* ? Qu'est-il arrivé exactement à la fragile fillette ? Quel piège s'est refermé sur elle ?

[...] il ne fallait pas, petite fille, il ne fallait pas : ni ramasser la fleur tombée, ni goûter à la framboise sur le sentier, ni s'approcher du bord [...]

L'être humain ne fait que passer tandis que la nature garde sa force et son implacable beauté :

Dans le jour qui finit, la mare prend des allures de cathédrale aux piliers de verdure ; la lumière tamisée joue sur le vitrail des daturas.

Monde d'illusions où il faudra peut-être aux mortelles créatures que nous sommes plusieurs vies pour atteindre « l'éveil » ou connaissance objective de ce qui nous entoure. Tel semble être le message véhiculé dans ce haïbun, à la composition harmonieuse entre prose et haïkus, qui entretient de bout en bout le mystère et l'art de la suggestion.

Danièle Duteil





Coup de cœur

Fais le tour des mangeoires avant qu'il neige,
de Cécile Cotte-Magnier

Fais le tour des mangeoires. Ce sera La phrase de ce dimanche.

Un petit bijou, ce texte !

Avec la phrase du jour, quelqu'un prend la décision de consacrer toute cette journée d'hiver aux graines, aux oiseaux, aux flocons...

C'est un peu comme un exercice spirituel ou poétique, un temps de présence au monde, de contemplation, volé dans la suite des jours affairés.

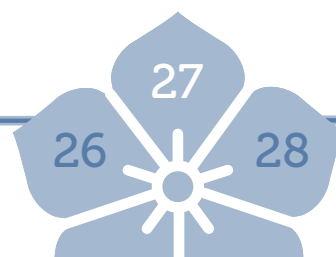
Qui prononce cette phrase ? Le narrateur ? Ou un proche ? Et à qui ? À lui-même, à une autre personne ?

On hésite aussi sur le sens du « Tu » : le narrateur se parle-t-il à lui-même, comme les gens qui connaissent longuement la solitude ? Parle-t-il à quelqu'un d'autre, un complice qui partagerait cette grande attention aux « petites choses » ?

Que d'évocation en si peu de mots, immense, insondable...

C'est bien ce qu'on appelle « poésie » ?

Monique Leroux Serres



L'écho de l'étroit chemin



● Expérimentation : haïbun lié

Dans le fond du bol,
Cécile Cotte-Magnier et Catherine Boisvin

Dans le fond du bol
petites carpes endormies
Brisures de thé

Ce matin plus de gaz sous la bouilloire.
Il a fallu descendre au garage sous la pluie.

De petits ruisseaux d'eau se forment dans le jardin.
Automne de larmes.
L'herbe glougloute à chaque pas posé.
Les escargots font la course.

Malgré cela je bougonne.

Enfin la flamme bleutée, l'odeur du gaz qui me rappelle nos vacances d'enfance en bord de mer ou nos vacances en mer au bord de l'enfance.

Enfin le chant de l'eau qui s'impatiente et veut sortir.

Enfin les feuilles de thé dans la cuiller en bois de cerisier.

Cécile Cotte-Magnier

L'écho de l'étroit chemin

Bol à pois jaune
Petit matin d'éclaircies
la bouilloire appelle

Enfin la lumière

Sur la lucarne entrebâillée des gouttes de pluie
comme des diamants
tracent un chemin en zigzag
pareil à ma vie

Et pour cela, je souris

Imaginer, rien qu'un instant
être une pomme, un orage, un peu de vent ...

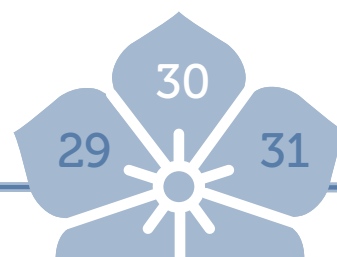
Vite

Vite l'été, que nous puissions déjeuner sur l'herbe

Catherine Boivin

Un bol dans l'évier
quelques miettes sur la nappe
Bourrasques

Cécile Cotte-Magnier



Le haïbun : conseil d'écriture

Éviter de tout dire

Est-ce la peur du vide ? Il n'est pas rare que les auteur.es de haïbun, croyant bien faire, donnent trop de détails, parfois dans leur introduction, d'autres fois dans leur conclusion.

Dans mon article, Haïbun et tanka-prose : quelques considérations, paru dans *L'écho de l'étroit chemin* n° 10, j'ai rappelé combien la prose gagnait à se faire suggestive, s'accordant en cela au haïku, qui ne dit pas tout.

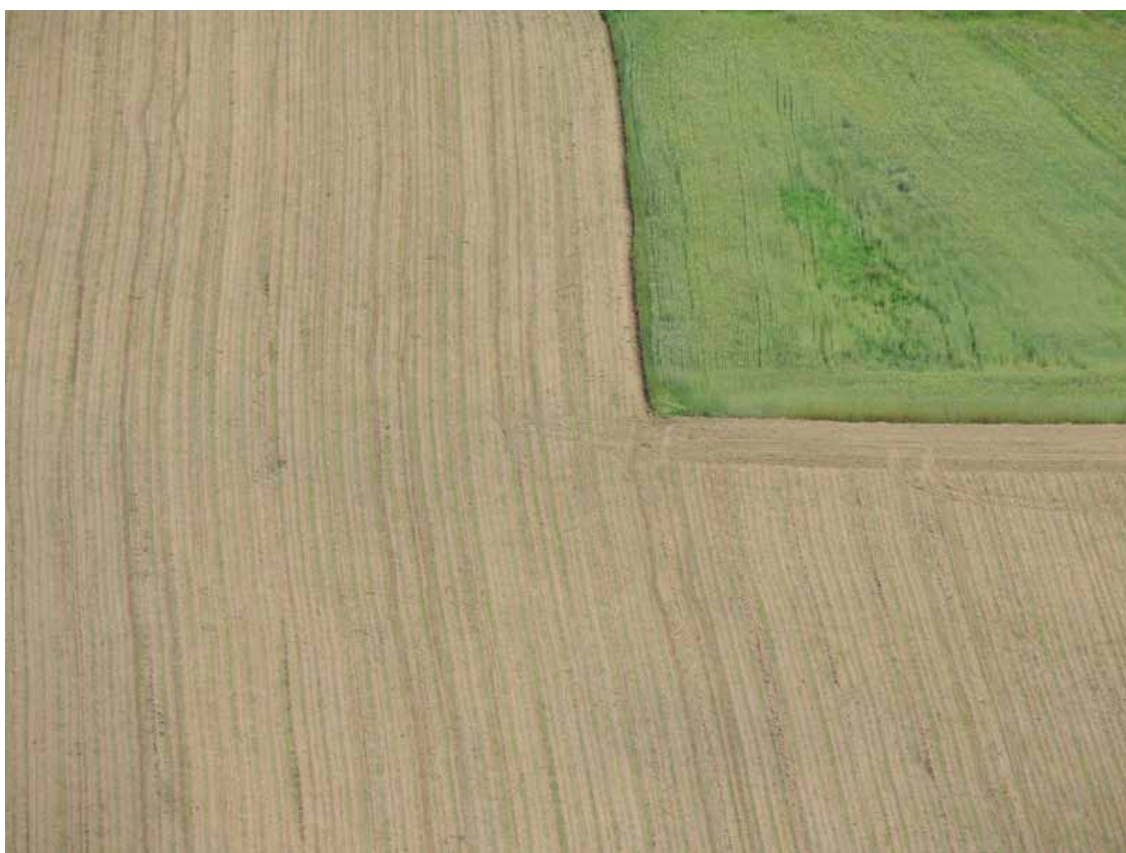
En étudiant par exemple le haïbun de Monique Méribet, *La petite fille au bord de l'eau*, j'ai noté que l'auteure procédait par touches, semant des indices tels que les daturas, susceptibles d'ouvrir le champ de l'imaginaire des lecteurs et lectrices.

Ce désir de vouloir tout dire peut aussi se retrouver dans les haïkus qui émaillent la composition. Et pourtant, que celui-ci soit intégré à un haïbun ou qu'il soit isolé, son impact sera considérablement renforcé s'il respecte pareillement l'art du non-dit.

Puisse le texte qui suit, *Le haïku : infini hors champ*, de Meriem Fresson, convaincre chacun.e des vertus du silence des mots effacés.

Danièle Duteil

L'écho de l'étroit chemin



Le haïku : infini hors champ

Cet article est paru initialement sous le titre « L'écho du monde », dans le dossier « Pour faire court – la brièveté dans les arts » de la revue culturelle en ligne *L'Intermède*, le 10 décembre 2013 (<http://lintermede.com/dossier-brievete.php>).

Il suffit d'une inspiration pour le dire. Avec ses trois lignes, on l'a souvent qualifié de plus court poème au monde. Il court, il court, partout sur la planète, véhiculé par l'Internet. Vous l'avez peut-être reconnu... c'est le haïku. De ses multiples caractéristiques, la brièveté est la plus évidente : mais qu'est-ce qui se cache derrière ces quelques mots ?

Faire court c'est en effet laisser des mots, des images, hors de l'entité que forme le poème.

À la lisière du poème, se trouve d'abord tout ce qui en a été retranché. Car, à l'origine, le haïku se trouve être un élément isolé d'une forme d'écriture collective plus longue, appelée « renga », dont le premier poème était la plupart du temps composé par le poète le plus expérimenté. Ces vers d'ouverture, objets d'un soin particulièrement attentif, se sont ainsi naturellement détachés pour former un nouveau type de poème. La blancheur de la page suggère ainsi l'absence de quelque chose qui a un jour été là, le silence de mots effacés, un non-dit qui, s'il a disparu du texte, semble prêt à se poursuivre dans l'intériorité du lecteur.

Cochon pendu
sur la barre du portique...
Le vol des oies
Paul de Maricourt

Poème du début, orée d'un texte qui n'aura jamais lieu, le haïku est mise en situation : il installe une atmosphère, un contexte géographique et culturel et, parfois, amorce quelque chose comme un événement, extérieur ou intérieur, susceptible de se continuer dans les marges du texte. Aussi l'un des procédés typiques du genre consiste-t-il dans l'utilisation d'un « mot de saison » (*kigo* en japonais), c'est-à-dire un mot dont les résonances évoquent instantanément une période de l'année, et toutes les sensations qui s'y attachent. Le mot « sapin » par exemple évoquera l'hiver et son cortège de froid, de neige, de cadeaux... Les fameuses « fleurs de cerisiers » seront, elles, immédiatement associées au printemps et au pique-nique sur l'herbe. Des dictionnaires entiers, nommés *saijiki*, rassemblent même ces mots classés en fonction de la saison à laquelle ils sont liés, à l'usage des potentiels auteurs de haïkus. Ces mots de saisons

appellent en outre dans la mémoire du lecteur averti tous les poèmes antérieurs les ayant utilisés, parfois fameux, créant un jeu d'intertextualité prolongeant également en pointillés les mots bien présents.

Le haïku fonctionne ainsi de manière essentiellement métonymique, par associations d'idées, par la présence de mots-traces, dans lesquels se niche la présence d'autre chose. L'inanimé, souvent, se fait l'empreinte d'un geste, d'une action humaine, qui, avant que ne débute le poème, y a laissé sa marque.

sur la vitre
des traces de nez et de doigts
regardent encore la pluie
André Duhaime

Là même où le haïku est un non-événement, créant du dire là où il ne se passe presque rien, il continue parfois à inscrire dans le temps la rémanence de ce qui a eu lieu. Ainsi les traces laissées par le nez et les doigts, par le souffle et par la peau, suggèrent le mouvement des enfants, leur présence vivante et organique, là où le temps du poème se contente d'une image statique.

Des traces de chocolat
sur les joues de grand-maman
jour de Pâques
Monique Lévesque

C'est que le haïku, par bien des points, se rapproche du cliché photographique. Comme toute forme d'écriture, il opère une cristallisation, une fixation des perceptions par les mots sur la pellicule qu'est la page. La conscience du temps qui passe fait en effet partie intégrante du vocabulaire esthétique japonais, où la notion de *mujō*, ou « impermanence », est solidement ancrée. Le haïku, dans sa tentative (d'aucun dirait qu'elle est désespérée) d'attraper des « instantanés » en apparence insignifiants, mais si significatifs, en constitue une des expressions. Il peut suggérer le mouvement, le surprendre, mais sa brièveté l'oblige fréquemment à fixer l'instant hors de toute évolution temporelle. Le mouvement ou le temps long parviennent néanmoins à l'occasion à s'y faire une place à travers l'utilisation des verbes de mouvement, l'impression d'un rythme par exemple ou encore la description d'une scène présentant une continuité, l'auteur choisissant une longue exposition pour mieux ramasser toutes les miettes de temps.

Soleil éclatant
Une femme et son ombrelle
glissent en vélo
Joëlle Delers

un flocon
puis un flocon, puis un flocon
les trains à l'arrêt
Meriem Fresson

Toute la nuit
sous la lune ronde
faire le tour de l'étang
Bashô

Seul regardant
la lune qui s'enfonce
derrière les montagnes
Santôka

Ce qui se passe hors du cadre visuel et hors du fragment temporel que fixent ces trois vers ne peut que se déduire de ce qui est dit, à l'image de ce qui a lieu dans le hors-champ de la photographie. Le premier absent, dans le poème comme dans le cliché photographique, c'est d'abord celui qui observe la scène. Car si la présence d'un « je » n'est pas à exclure du haïku, celui-ci est plutôt là comme vecteur d'interprétation, projetant sur la scène sa propre vision, que comme élément du paysage. Il filtre le sens de la scène, mais il n'en fait pas partie, et il n'est d'ailleurs pas rare que la première personne soit complètement absente de l'énonciation.

Mais une fois le cadrage effectué, le poète ne se contente pas d'enregistrer le réel. Continuant sa quête d'essentiel à l'intérieur du cadre, il mène parallèlement un travail d'épuration que l'on peut rapprocher du croquis. Cette façon d'envisager le haïku a été promue au XIX^e siècle par le poète Masaoka Shiki. Influencé par le naturalisme européen, il s'est fait le chantre de l'objectivité du croquis sur le vif d'après nature (*shasei*).

L'écho de l'étroit chemin

On pourrait donc penser que faire court, c'est synthétiser, aller droit au but. Mais lorsque l'on observe le haïku, on s'aperçoit que pour exprimer plus, il préfère en dire moins et souvent choisir une méthode indirecte qui en font un poème en creux. On garde certes l'essentiel, mais l'essentiel n'est pas forcément ce qui est le plus évident. Malgré le peu de mots disponibles, ce qui est d'habitude laissé de côté, trop quotidien, trop minuscule pour être noté, constitue en outre le cœur du poème.

Ainsi le personnage principal d'un haïku sera volontiers absent des mots, bien que sa présence soit aisément devinable par le lecteur.

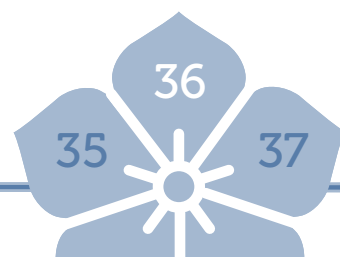
un peu partout
dans l'appartement
des queues de fraises
Hélène Leclerc

Ce que l'on voit le mieux, les oiseaux sur un fil, ne sera que suggéré :
coucher de soleil
presque plus de place
sur le fil électrique
Hélène Leclerc

Et le silence mettra en valeur les bruits :
dernier wagon
la rivière recommence
à chanter
Hélène Leclerc

Dans ce silence éclatant, on trouve le plus intense et le plus indicible. Au bord des lèvres, des douleurs qui ne s'épanchent pas viennent épouser l'espace entre les mots. La mort, l'absence. Des choses toutes simples, universelles, à partager silencieusement.

mon meilleur ami est mort –
des tout petits grains de poussière
sur notre plateau de jeu d'échecs
Robert Bebek



● Appel à haïbun

APPEL À HAÏBUN POUR L'ÉCHO DE L'ÉTROIT CHEMIN N° 11 (mars 2014) :

Thème : « liens intergénérationnels » ou thème libre
Envoi avant le 15 février 2014 à danhaibun@yahoo.fr

APPEL À HAÏBUN POUR L'ÉCHO DE L'ÉTROIT CHEMIN N° 12 (juin 2014) :

Thème : « journal d'une semaine » ou thème libre
Envoi avant le 15 mai 2014 à danhaibun@yahoo.fr

APPEL À HAÏBUN POUR L'ÉCHO DE L'ÉTROIT CHEMIN N° 13 (septembre 2014) :

Thème : « les éléments (l'air, le feu, la terre, l'eau) » ou thème libre
Envoi avant le 15 août 2014 à danhaibun@yahoo.fr

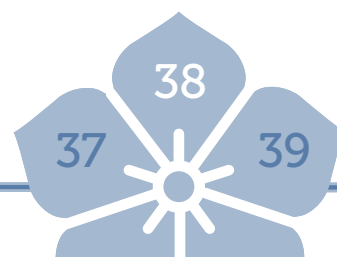
APPEL À HAÏBUN POUR L'ÉCHO DE L'ÉTROIT CHEMIN N° 14 (décembre 2014) :

Thème : « les accessoires vestimentaires » ou thème libre
Envoi avant le 1^{er} novembre 2014 à danhaibun@yahoo.fr

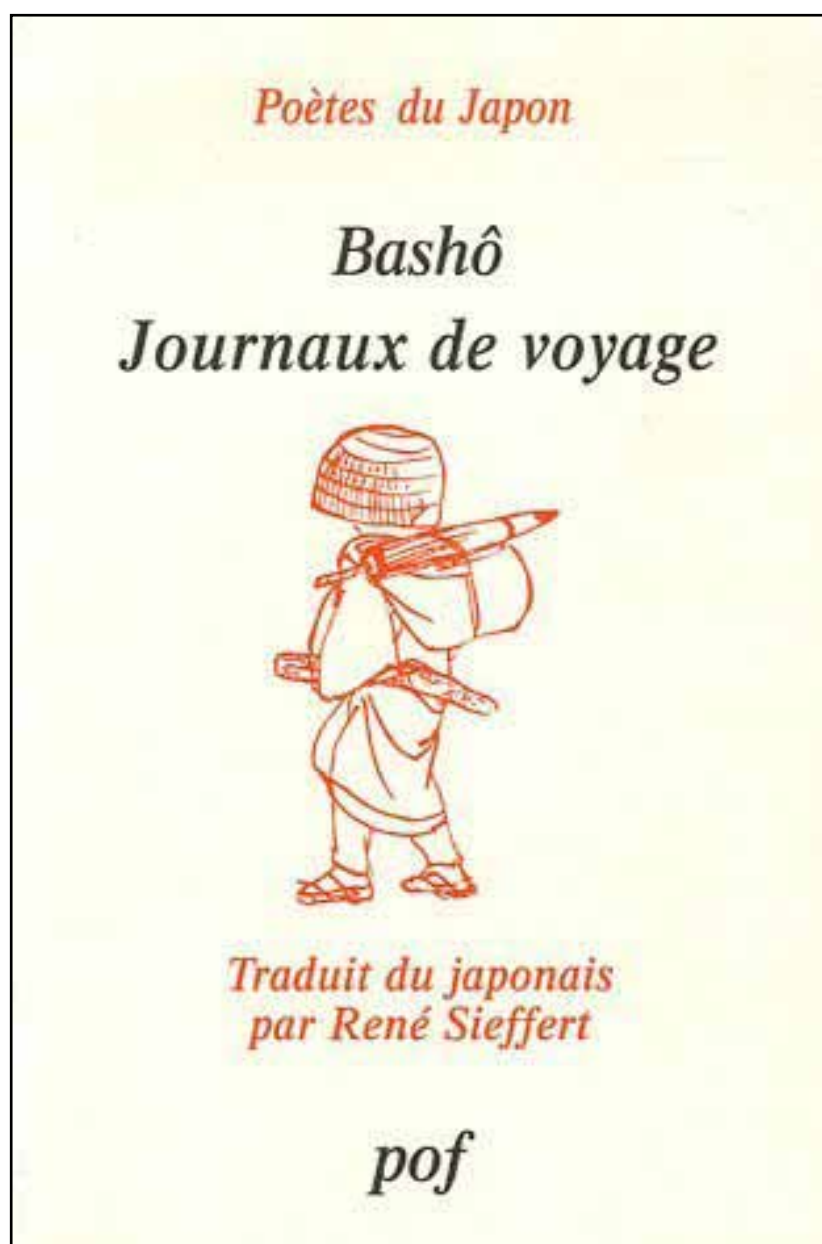
Haïbun lié : Écrit par deux à quatre auteurs. Pour information, voir la sélection du n° 9 de
L'écho de l'étroit chemin (septembre 2013) :
<http://letroitchemin.wifeo.com>.

Le thème du Printemps des Poètes 2014 (8-23 mars) est « Au cœur des arts ». Il serait bon qu'il apparaisse dans les haïbuns du n° 11, notamment pour les thèmes libres ou le haïbun lié.

Toute participation vaut autorisation de publication.



- Livre : Bashô, Journaux de voyage
par Danièle Duteil



« Dussent blanchir mes os...,
Notes de voyage¹ »,
in *Journaux de voyage*,
de Bashô,
traduit du japonais
par René Sieffert²,
Publications
orientalistes
de France, 2000

L'écho de l'étroit chemin

Les *Journaux de voyage* de Bashô, traduits et présentés par René Sieffert, comportent sept récits de voyage. Organisés sous forme de notes, alternant prose, plus ou moins développée, et *hokku* (tercets poétiques, qui donneront plus tard le haïku), ils sont intitulés « Dussent blanchir mes os... Notes de voyage » (*Nozarashi kikô*) ; « Notes d'un voyage à Kashima » (*Kashima kikô*) ; « Le carnet de la hotte » (*Oi no kobumi*) ; « Notes d'un voyage à Sarashina » (*Sarashina kikô*) ; « La sente étroite du bout du monde » (*Oku no hosomichi*) ; « Le journal de Saga » (*Saga nikki*) ; « Notes de la demeure d'illusion » (*Genjûan-ki*).

« Dussent blanchir mes os... Notes de voyage » narre le périple du poète, entrepris en l'automne 1684, qui doit le conduire vers la tombe de sa mère. Il s'agit donc au départ d'un voyage du souvenir, marqué de l'état d'esprit qui peut habiter un individu en pareille occasion.

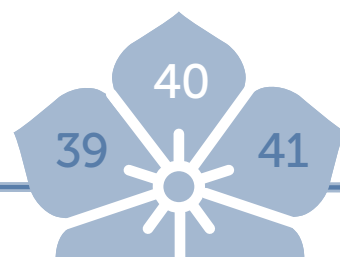
Les premiers instants sont placés sous le signe de la lune, qui rythme le temps et nimbe d'une touche de mélancolie les pas de Bashô. Le vent sévit :

À la huitième lune d'automne, lorsque je quittai mon logis délabré près de la rivière, il soufflait un vent frisquet.

Ainsi, dès l'amorce du récit, le cadre est planté et l'ambiance, très *wabi sabi*³, créée. Le regard se perd dans des paysages monochromes, règnent de la *pluie*, des *nuages* qui masquent *les montagnes*, du *brouillard* et de la *bruine*... Visions incertaines, changeantes, mouvantes et flottantes, reflets du principe *fueki* (invariant) / *ryûkô* (variant) cher à Bashô, bien conscient qu'en ce monde tout passe et rien ne dure.

On ne peut s'empêcher d'entrevoir une similitude entre la période automnale et l'âge du poète qui entame le volet descendant de sa vie, le *logis délabré* et le cœur chamboulé de l'homme, le *vent frisquet* et cette sensation de froid enveloppant l'âme et le corps d'un fils en marche vers le tombeau de celle qui lui donna la vie.

Cette dernière quête est du moins celle annoncée par Bashô, mais il s'agit en réalité d'une aspiration globale qui le pousse à vivre l'expérience du dénuement. Car déjà, en cet instant, il abandonne pour un temps indéfini toute possession matérielle. Plus loin, il avouera s'enfoncer au plus profond de la montagne, sur les pas de bon nombre de poètes, *pour oublier le monde*. Il se (con)fond immédiatement avec les éléments : le feu (la lune), la terre (le logis, les montagnes),



l'eau (la rivière, la pluie...), l'air (le vent). Dans le même temps, le *continuum* entre prose et poésie est respecté. Le poète n'est plus qu'infime parcelle d'un tout nommé univers, ou plutôt cosmos (« monde ordonné » en grec), avec lequel il entre littéralement en osmose :

*Dussent blanchir mes os
jusques en mon cœur le vent
pénètre mon corps*

Bientôt même, en une perception de l'environnement relevant de la synesthésie, ses sensations opèrent un glissement, se superposent, fusionnent :

*Sur la mer obscure
le cri d'un canard sauvage
vaguement blanche*

Merveille de la poésie et du sens aiguisé à l'extrême : le cri devient visible, la clarté sonore, l'ombre s'éclaire, l'instant frôle l'éternité une fraction de seconde.

Très vite, l'expérience s'avère quasi mystique :

... le son des cloches des monastères au fond de mon cœur éveille des résonances.

Car Bashô, au terme de son devoir de piété filiale, qui l'a ramené à la source maternelle, ne doit-il pas consentir aux derniers renoncements ?

... il ne reste plus même la trace (de ma mère). Tout est transformé, les tempes de mon frère ont blanchi, les rides barrent ses sourcils, [...] et les paroles lui faillant, mon frère aîné dénoue les cordons d'une bourse à amulettes : « Vois, me dit-il, les cheveux blancs de notre mère !

La tristesse, contenue jusqu'alors, rendue surtout sensible à la faveur de l'ambiance automnale dépeinte, se meut soudain en douleur vive, un rien théâtrale :

*Dans ma main fandra
car chaudes sont mes larmes
le givre d'automne*

Si en chemin le poète *retrouve, après vingt ans, un vieil ami ...*

*D'être en vie tous deux
la joie avec nous partage
le cerisier*

(au passage, on relèvera l'inspiration animiste du tercet)

le chemin parcouru se charge de lui enseigner encore et toujours que l'être ne fait que passer,

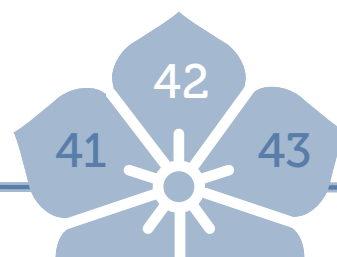
... l'abbé Daïten de l'Engaku-ji, au début de la première lune de la présente année, s'en est allé en un monde meilleur.

et qu'il est destiné à mourir. La pleine conscience de cette finalité doit donner un sens aux actes accomplis la vie durant.

« Dussent blanchir mes os... » offre un récit de voyage qui fait alterner de brefs paragraphes de prose, parfois quelques mots seulement, et de nombreux *hokku*. Mais le carnet ne porte-t-il pas en sous titre la mention « Notes de voyages » qui rappelle les circonstances de cette composition ? Quoi qu'il en soit, toutes les exigences de l'esthétique poétique de Bashô sont ici posées.

Notes

1. Voir note 2.
2. René Sieffert (1923-2004) : japonologue français, professeur à l'Institut national des langues et des civilisations orientales (INALCO), qui créa la maison d'édition universitaire Publications orientalistes de France (POF).
3. Concept poétique mêlant sentiment mélancolique de solitude et conscience de l'impermanence des êtres et des choses lesquelles, altérées par le passage du temps, prennent un charme particulier.



● La vie de l'AFAH

Parol ! une expérience d'écriture créative en prison

L'AFAH est partenaire associé du projet *Parol ! Écriture et création artistique au-delà des frontières, au-delà des murs*, financé par le programme Culture de la Commission européenne. Cette initiative est coordonnée par Creatief Schrijven, réseau de soutien à l'écriture créative basé à Anvers, en Belgique.

Se déroulant sur une durée de deux ans, *Parol !* cherche à construire des ponts entre les arts, la culture, le système pénitencier et la société. La double direction de la responsabilité sociale, des détenus envers la société et de la société envers les détenus, est le thème central du projet. Jusqu'à fin 2014, environ deux cent détenus de quatorze prisons de cinq pays européens (Italie, Grèce, Belgique, Serbie et Pologne) vont participer à des ateliers conduits par des artistes.

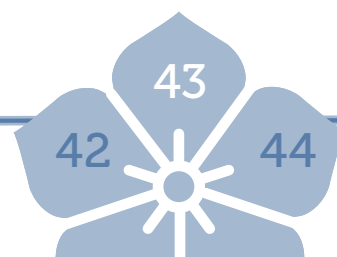
Des disciplines variées sont proposées comme le slam, la poésie graphique, la vidéo, la photographie, la céramique ou les arts du spectacle. Le thème de la « frontière » est le fil conducteur à travers l'ensemble du processus créatif.

Certaines créations artistiques seront collectées dans des « Art Boxes » qui voyageront dans d'autres prisons européennes pour servir de sources d'inspiration. Elles seront également exposées dans les murs de la prison et dans des lieux publics. Le travail artistique des prisonniers deviendra ainsi une partie d'un patrimoine culturel matériel pérenne.

Les partenaires acteurs du projet sont convaincus que *Parol !* contribuera à la conscience artistique, culturelle et interculturelle des prisonniers tout en promouvant une attitude active, ouverte d'esprit et source d'inspiration pour d'autres qui pourra participer à leur processus de réintégration dans la société. La démarche de *Parol !* fait écho à l'Année européenne des citoyens 2013, qui met l'accent sur l'inclusion culturelle, l'accès pour tous, l'estime de soi et la formation continue.



Projet réalisé avec le soutien du Programme Culture de l'Union européenne.



L'écho de l'étroit chemin

Dans le cadre du projet *Parol! Au-delà des frontières, au-delà des murs* (lire page précédente), un atelier haïku et céramique *raku* a été proposé à la prison belge de Tilburg, Pays-Bas, du 8 au 25 août 2013. Belge ? La place manquant dans les prisons de Belgique, le pays loue cette prison frontalière pour ses détenus. Les participants, au nombre de onze, étaient volontaires. L'atelier en deux parties s'est tenu dans les deux salles de créativité de la prison : l'initiation au haïku, sur deux jours, a été animée en français par Meriem Fresson (AFAH), qui a ensuite assisté à une partie de l'intervention d'Anna Maria Verrastro (Cascina Macondo, Turin, Italie) dédiée au *raku*. Voici le récit de ce séjour, du 7 au 14 août.



Quand écriture et argile se mêlent

Le *raku* est une technique japonaise de cuisson de l'argile comptant de multiples étapes. Un grès spécifique est utilisé, soumise à de très forts écarts de température. Les couleurs se transforment à la cuisson pour donner des teintes parfois diamétralement opposées à la couleur initialement appliquée et de précieuses craquelures apparaissent bien souvent. Le résultat après cuisson est toujours une surprise, car il est très dépendant de la composition de l'argile utilisée et du temps qu'il fait lors de la cuisson. Comme dans le haïku, la nature participe de la création. Les pièces ainsi produites, uniques, sont accueillies dans leur beauté imprévisible. Les ruptures des pièces à la cuisson, fréquentes, ne sont pas masquées, mais au contraire sont parfois mises en valeur par le coulage d'or dans la fracture : le vécu de la pièce est alors d'autant plus apprécié. Comme pour toute céramique, on peut travailler, à la manière du haïku, en ôtant de la matière pour faire apparaître les formes et les lignes essentielles. Écoutez Anna Maria Verrastro parler du lien entre *raku* et haïku dans cette vidéo : <http://vimeo.com/82177827>

Rencontre avec la prison de Tilburg

Une porte, puis une porte, puis une personne derrière une vitre. Nous sommes le 7 août, mais le temps néerlandais semble s'être adapté aux circonstances et a revêtu pour notre entrée en prison sa chemise grise des jours pluvieux.

Nous déchargeons d'abord du camion le matériel nécessaire à l'atelier. Pains d'argile, tablettes, outils... Au-dessus de nos têtes, un grillage laisse passer les gouttes. Des points bleus vont, viennent, se tiennent un moment autour ou dans l'encadrement de la petite porte, interrogatifs. Près d'eux, un panneau d'instructions en néerlandais a bu l'eau par endroits et un dégradé de taches rend les mots illisibles. La prison avale les blocs de terre, nous n'entrons pas.

été en prison –
enfermer à clef
les objets du dehors

Nouveau passage par l'accueil. Je laisse dans le petit casier 418 une partie de mes affaires. Anna est avec moi pour cette découverte des locaux. Nous abandonnons nos identités pour prendre celle, neutre, de « visiteur », inscrite sur nos badges. Chaussures, sacs, ceintures... un ballet aéroportuaire auquel je suis habituée, pour un voyage un peu particulier. Nos badges, purement informatifs, n'actionnent pas de porte : une personne nous accompagne toujours et ouvre chacun des accès sur notre passage. Cette entrée lente dans le cœur de la prison alourdit le poids du regard sur chaque détail du décor et chaque personne rencontrés, sur l'absence de détail aussi souvent devant les murs et portes identiques. La prison de Tilburg est très moderne avec des infrastructures en bon état et beaucoup de luminosité. Elle abritait initialement un centre de formation de l'armée.

Notre accompagnatrice du jour nous présente quelques membres de l'équipe, j'essaie de repérer les rôles de chacun, il y a énormément de personnel. Nous nous réchauffons tous à une tasse de café avant de poursuivre. Il est question d'Herman Van Rompuy... qui ça ? On rit. Nous retrouvons également la directrice de la prison, qui nous loge généreusement durant notre séjour et que nous connaissons bien : sa présence souriante est un point de repère précieux dans ce nouvel univers.

L'écho de l'étroit chemin

Sur le mur, entre deux bâtiments, des photos grandeur nature de vaches noires et blanches dans de vertes prairies vous dévisagent. Sur la route pour venir à la prison, déjà, leurs croupes noires et blanches apparaissaient ici et là.

À l'entrée des cellules, de petites photos des détenus figurent près de leur nom, la mine renfrognée. Nous passons le nez dans une cellule pour huit personnes. Elle contient une douche et des toilettes à partager. Deux personnes sont là, assises chacune d'un côté de la table centrale. La télé est allumée.

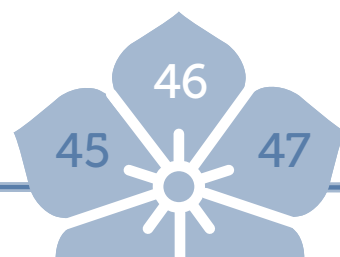
Nous nous rendons ensuite dans une cellule pour deux détenus. Il y a peu d'espace et seulement des toilettes. Une personne est allongée sur son lit. La télé est allumée.

Je me sens mal à l'aise de regarder les conditions de vie des gens présents dans la pièce. Bonjour, artistes, projet européen, ah, au revoir.

sur le tapis vert
les boules tous azimuts –
la chaleur sur la vitre

En passant par la salle « de récréation » de l'unité des cellules duo, nous discutons avec un gardien médiateur, à la chemise bleue foncée. Il nous explique que les détenus pendant deux heures par jour peuvent se retrouver ici pour jouer, papoter ou cuisiner. Il nous montre, fier de ses gars et de la discipline qu'il a su instaurer, la propreté des plaques de cuisine. Le contrat veut que tout soit impeccable chaque jour, sinon l'autorisation de cuisiner est retirée. La pièce compte plusieurs frigos, fermés avec des cadenas. Le « fatik » en a la clef. Mon premier mot inconnu spécifique à la prison. Mais qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Les détenus se partagent l'espace, chacun a le sien, la colloc' quoi. Ceux qui n'ont pas de douche dans leur chambre peuvent utiliser ce temps pour en prendre une. Le gardien nous explique également qu'il y a quatre heures de travail par jour pour ceux qui peuvent travailler. Pas de papiers, pas de travail. Deux heures de promenade. Ici on dit « Préau ! ».

J'ai entendu dire que la bibliothèque était un lieu central dans la prison. Je demande à la voir. On y trouve des CDs, des films, et des livres dans je ne sais combien de langues. Pour le français il y a deux étagères. Un rayon poésie existe aussi, très populaire nous dit la bibliothécaire, car il sert aux détenus pour écrire à leur chérie. Elle nous montre un livre déchiré, qui a du servir moult fois. « Belle marquise, d'amour vos beaux yeux mourir me font ».



Quelques allées et serrures, plus loin la musique de la salle de sport retentit dans le couloir, on salue les gardiens, les prisonniers. Des chaussures de sport dont le talon est peinturluré de jaune sont alignées en rang d'oignons le long du mur. Prêtées par la prison, elles ne doivent pas en sortir.

tube de l'été –
sur le vélo sans roues
ses muscles bandés

En haut d'un escalier, les portes rouges à hublots de l'atelier de créativité sont ouvertes, une à une, d'un tour de clefs. Je découvre un espace coloré où fleurissent les compositions hétéroclites de détenus passés et présents. Certaines, particulièrement minutieuses, sont exposées dans une vitrine du hall. Je m'assure immédiatement de la présence de fenêtres, cruciales pour deux raisons : me sentir à l'aise pour cette expérience inhabituelle et permettre aux participants à l'atelier de tenir compte de ce qui se passe de l'autre côté, pas dehors non, ni à l'air libre, mais dans les saignées à ciel ouvert de la prison. Cris d'oiseaux, discussions animées d'autres détenus, arbres aux couleurs variées, bouts de corps sans visage assis sur une chaise dans le bâtiment d'en face, feuilles qui balaient le sol dans le vent.

Nous rencontrons Émile, le coordinateur des activités, et Patricia, en charge de l'atelier de créativité, avec qui nous réglons les dernières questions pratiques. Il y a aussi quelqu'un dans l'angle de la porte. On ne sait pas trop s'il faut lui dire bonjour, s'il aura un rôle à jouer dans l'aventure. À tout hasard, je tends la main. C'est D., le « fatik ». Il sera parmi les participants à notre atelier demain. Extrêmement serviable, il nous explique qu'on peut l'appeler à tout moment, il viendra. C'est aussi lui qui est chargé du café lors des pauses de l'atelier. Il le prépare, ainsi que le thé, pour tout le monde.

Avec lui nous installons les tables, les chaises. Nous déplaçons ainsi quelques tabourets en métal d'une pièce à l'autre. Le portique destiné à vérifier que rien ne sort de l'atelier est alors réveillé en sursaut et se met à sonner de façon intempestive. Chaque endroit nous révèle un nouveau pan des habitudes de la prison : ici, nous apprenons que lorsqu'un membre du personnel appuie sur le bouton rouge de l'appareil à sa ceinture, tous les gardiens de la prison accourent en renfort. Je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est le moment rêvé pour s'évader. L'évasion, une pensée bien de l'extérieur : personne ne m'en a parlé ici.

Dans cette prison, il n'y a même jamais eu de tentative.

Déroulant les portes à l'envers, un nuage de bruits se rapproche : nous croisons des détenus qui reviennent du travail. Ils sont tous très grands et nous regardent intrigués. J'essaie d'avoir l'air normal.

1^{er} jour : atelier haïku

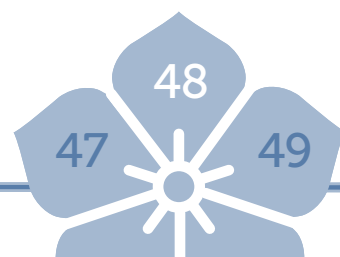
déjeuner en prison
le tatouage coloré
de la psychologue

Après avoir passé le rituel d'entrée, Anna et moi allons manger notre sandwich au restaurant de la prison où la directrice nous confie à un groupe d'assistants sociaux et psychologues plurilingues qui nous ouvrent un autre volet de la prison. Ils sont chargés d'évaluer le comportement des détenus lors de rendez-vous, pour que leur soit accordée ou non une remise de peine. Ils nous parlent de leur situation précaire dans cette prison de location, des œuvres de détenus issues de projets passés qu'on trouve sur les murs du restaurant.

De retour dans la salle d'atelier, je cherche ma place au milieu des tabourets vides installés en demi-cercle. On entend une sonnerie : j'attends l'agitation puis l'irruption qui suit la fin d'un cours à l'école.

brise sur le hamac –
la cicatrice
de l'ancien professeur

Le premier arrivé, la démarche souple, est R. Les yeux qui pétillent et le sourire aux lèvres, il est très bavard et nous découvrons très vite qu'il parle l'italien couramment, qu'il apprend de son père. Les autres n'arrivant pas tout de suite, nous nous mettons à parler des prisons italiennes, dont il nous apprend qu'il en a visité quelques-unes. De Vérone et ses opéras en plein air. Du Canada où il ira peut-être quand il sera libre, des baleines. De la vieille Europe, qu'il compare au Titanic.



Un groupe arrive ensuite. Quelques personnes manquent encore, j'hésite donc à commencer, essayant de rassembler des informations sur les personnes présentes sans avoir l'air de les dévisager.

Un gardien nous est assigné. On se sert la main. Peu de paroles sauf pour dire quelles langues on parle. Une fois tout le monde présent, la directrice nous introduit et explique les conditions et le contexte de l'atelier.

Sur un ton qui se veut assuré, je prends la parole pour me présenter. J'ai pensé à ces mots de nombreuses fois car ma situation et l'explication des raisons de ma présence ici pourraient se révéler plutôt longues à exposer. Une fois cette épreuve passée, je me sens plus à l'aise en compagnie de quelques grands auteurs de haïkus dont j'explique le pseudonyme. Le bananier, le petit coucou, le village de campagne... Je fais passer quelques portraits expressifs. Raconter les histoires de ces maîtres du haïku me fait sourire car je les imagine toujours un peu facétieux. Les participants se montrent bon public face aux faits un peu cocasses ou étonnants avec lesquels j'ai souhaité commencer. Je donne mon pseudonyme, « Kurokami », qui signifie « chevelure noire ». Anna en a déjà un aussi, « Ho-ha-nino-hoo », donné par des Amérindiens, qui signifie « petite roche ».

Chacun choisit ensuite s'il le souhaite sur ce modèle un pseudonyme et explique : D. reste avec son nom. Le lendemain, il ne reviendra pas. En ce premier jour, il échange souvent pour mieux comprendre avec Derecik (« le ruisseau »). S. ne changerait son vrai nom pour rien au monde. Se présentent ensuite Gyöpsy (c'est simple, il nous dit qu'il est gitan), Matador (fier comme Artaban), Cham (qui aime ce nom « qui mélange trois alphabets »), Vieil esprit (« parce qu'il dit toujours que c'était mieux avant »), Éléphant (question de corpulence), Delola (« du ciel »), Yawa (« jeudi », au Togo, on donne à un nouveau né le nom du jour de sa naissance : or l'atelier a débuté un jeudi). J'espère ainsi qu'ils s'autoriseront à être quelqu'un d'autre pour le temps de l'atelier, quelqu'un qui peut créer, dans un espace aux règles légèrement différentes.

À la suite d'une discussion préalable avec Anna sur la meilleure manière de débiter, nous leur donnons ensuite une petite boule d'argile rouge pour leur faire découvrir le matériau, et leur demandons d'écrire leur pseudonyme dessus. Pour montrer l'exemple, Anna modèle une coupe, symbole d'accueil.

Les créations, entièrement libres, sont très différentes les unes des autres, certaines ont des lignes très droites, d'autres courbes, certaines sont plates, d'autres explorent davantage l'espace. La terre rouge coule ensuite dans le lavabo, puis chacun retourne à sa place les mains propres.

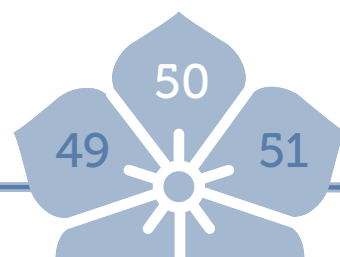
L'écho de l'étroit chemin

été humide –
dans la terre encore molle
des initiales

Plutôt que d'expliquer ce qu'est le haïku, je préfère qu'ils le découvrent et l'appriivoient eux-mêmes. Le parcours proposé à cette fin commence donc par la distribution de trois haïkus à chaque personne et l'explication de la règle avec un exemple : je lis à deux reprises un poème qui parle de la lune, si quelqu'un a un poème qui aborde aussi ce sujet, il le lit alors à son tour et ainsi de suite.

Chaque personne se met alors à discuter ce qu'elle lit avec son ou ses voisins, pour comprendre. Je découvre ainsi que le français n'est pas la langue maternelle de la plupart d'entre eux comme je le pensais initialement. En fait ce n'est la langue maternelle d'aucun, si je ne m'abuse. Lingala, swahili, flamand, arabe, turc, roumain... j'en passe. Les niveaux de français sont très disparates. Comme les cultures le sont aussi, certains mots qui parlent à l'un ne parlent pas à l'autre, et inversement. D'autant que j'ai intentionnellement proposé quelques haïkus faisant appel à une culture spécifique pour proposer un référentiel qui parlerait à la majorité affichée des détenus. L'échange est donc devenu nécessaire. Je laisse le brouhaha s'installer pour clarifier les choses et choisis de passer de petit groupe en petit groupe pour expliquer les mots qui posent problème. Je mime beaucoup. Les enfants qui « rient sous cape », le jasmin qui « embaume », la hauteur du minaret où se trouve le « muezzin », les bretelles, celles de l'autoroute, l'oiseau qui regarde les voitures passer, les paniers lourds de fruits. Je fais le bruit des vagues, montre sur la mappemonde qui se trouve au tableau le Kirghizstan, dont parle un poème. La brume nous occupe un bon moment, longue conversation en turc sur ce que c'est exactement, on décrit plusieurs situations.

Certains poèmes, plus énigmatiques que d'autres, laissent les participants dubitatifs : mais qu'est-ce que ça veut dire ? À quoi ça sert ? C'est quoi les règles ? Je dis que j'expliquerai après, que j'aimerais d'abord savoir ce qu'ils en pensent, ce qu'ils ont remarqué. Un besoin de compréhension. Un besoin de structure qu'on retrouvera plus tard avec le travail sur l'argile. Nous échangeons sur les motivations des personnages dans les poèmes. Ils redisent les poèmes avec leurs mots, les mots de leur langue, leurs mots en français. Je leur demande s'ils aiment l'huile d'olive, l'un d'entre eux m'explique que c'est la seule qu'ils ont. Quelques plaintes entrecoupées de rires s'en suivent sur la nourriture en prison. Éléphant souligne un problème d'orthographe à



« un rouge-gorge sautille sur le banc ». Il voudrait écrire « un rouge-gorge sautillé sur le banc ». Le groupe semble avoir ce goût du mot juste, du sens précis qui va nous être précieux.

Enfin j'atteins le dernier groupe, puis nous formons tous un cercle pour lire à voix haute les poèmes. Lorsque je n'entends ou ne comprends pas bien, je dis qu'il faut parler plus fort et le plus distinctement possible, sous le prétexte qu'Anna ne comprend pas bien le français (je sais qu'elle ne m'en voudra pas d'utiliser ce subterfuge). Nous rions lorsque Vieil esprit lit en mettant le ton un haïku qui s'adresse à la lune. Il en lit un autre, puis se ravise et nous dit qu'il va tenter une autre interprétation : les haïkus prennent vie. So., pressé d'en finir, lit un des siens, sans lien apparent : les autres le lui font remarquer. Alors il fait un peu le mariolle, histoire de masquer le malaise. Aujourd'hui, il aide beaucoup son compatriote Gypsö pour la compréhension.

Vieil esprit s'éclipse pour préparer le café. Pendant la pause, je discute avec Matador et Gypsö, qui me parlent de leurs autres créations. Gypsö prépare paraît-il dans sa cellule un tiroir peint et Matador une reproduction de maillot de football pour la salle commune. Je propose qu'ils les amènent demain comme potentiel sujet d'écriture.

Bâtiment H
la lune du plein été
peut-on la voir ?

Après la pause, nous parlons des haïkus que nous avons lus. Ils notent l'humour de certains poèmes, le faible nombre de mots avec beaucoup de syllabes, l'absence de points mais la présence d'autres formes de ponctuation, des sujets variés liés à la nature, à la ville, aux hommes. Ils soulignent aussi que « l'inspiration vient de la réalité » et qu'il n'y a « pas d'explication », qu'on doit « tirer la conclusion soi-même ». Je suis particulièrement contente qu'ils aient compris d'eux-mêmes ce dernier point. Ils évoquent également les similitudes avec les proverbes, les leçons : je commente la différence.

Je suis très surprise de ne pas avoir, comme je le fais habituellement, à déconstruire l'idée que les participants se font de la poésie. Ici, personne ne me parle de rimes (absentes du haïku), de vers, de pieds. L'expérience qui suit va être importante car le groupe ne distingue pas non plus la différence entre une phrase et un haïku. D'autant que la définition même de phrase est relativement floue pour eux. Je rajoute quelques éléments caractéristiques du haïku qui n'ont pas été cités, ce qui nous amène à une discussion sur ce que c'est que « faire joli » : « joli » c'est relatif, me disent-ils.

L'exercice suivant consiste à barrer des mots ou groupes de mots dans la longue phrase que j'ai écrite à partir d'un haïku pour ne garder que ce qui est absolument indispensable à la compréhension du texte. Nous parvenons sans encombre à retrouver le haïku initial : les premiers groupes de mots, aux formules ouvertement longues et pesantes, sont faciles à enlever, puis je pose quelques questions pour guider leur réflexion.

L'énergie est encore là, nous continuons donc avec l'exercice inverse. Écrivant au tableau un haïku, je leur demande de me dire ce qu'ils imaginent en le lisant. Je souligne les différences dans l'interprétation qui est alors faite par chacun ainsi que l'absence dans le poème des mots se référant aux éléments que la majorité a perçus.

Après un coup d'œil à la pendule, j'explique le programme du lendemain, puis chacun quitte la pièce après m'avoir serré la main. Certains disent merci, que ça leur a plu. Je les sens intrigués.

2^e jour : atelier haïku

On nous donne le fameux appareil au bouton rouge pour sonner l'alarme. Il me fait plus peur qu'il ne me rassure : si j'appuyais dessus par mégarde, je me trouverais tout de suite entourée de tous les gardes de la prison à devoir expliquer le pourquoi du comment...

Dès leur arrivée, les participants vont se placer sur les tabourets que j'avais volontairement relégués aux pourtours de la salle dans l'optique de libérer l'espace pour la première activité du jour. Je plaisante sur leur timidité, les prévenant qu'ils vont bientôt devoir se lever. L'arrivée d'un nouveau participant, Se., nous avait été annoncée. Je me présente à lui et répète rapidement pour tous ce que nous avons fait la veille. Se. ne semble pas déboussolé. Matador a apporté le tableau de sa main à la gloire de l'équipe de football de Liverpool, Gyöpsy est venu avec son tiroir peint : un visage vous y regarde en face. On dirait un masque de théâtre grec, c'est assez saisissant. Il ne va pas mettre de poignée au tiroir, « c'est pas design ».

Je demande pour la première activité de former des groupes de deux, aisément constitués puisque plusieurs paires de participants se connaissent déjà. Je distribue des enveloppes contenant un haïku coupé en deux, puis demande de le lire et prendre le temps de le comprendre. Un morceau du haïku se passe en plein air et l'autre à l'intérieur d'un bâtiment. Il s'agit là d'exploiter le thème transversal au projet Parol ! qu'est « la frontière ». Comme la veille, les groupes discutent entre eux du poème et je passe pour aider à la compréhension. Puis je demande à chaque binôme de se placer de part et d'autre de la ligne bleue tracée au sol.

Du facile pour commencer : la personne tenant le morceau du poème qui se déroule à l'extérieur sera du même côté de la ligne que la fenêtre. Les expériences personnelles des participants donnent parfois lieu à des interprétations différentes. Il est évident que pour eux, tout n'est pas tout blanc ou tout noir : ainsi nous précisons que « la douche », que j'avais opposée à « la pluie », pourrait aussi se trouver à l'extérieur. Éléphant est fier de pouvoir expliquer aux autres l'expression française « prendre une douche », qui signifie « se trouver sous une pluie battante », à l'extérieur donc. Un autre poème utilise le verbe « tonner », qui est amplement discuté.

L'exercice est plutôt gratifiant pour les participants puisque presque tous les binômes ont correctement identifié les deux parties. Encore une fois, le groupe intervient de lui-même lorsque la consigne n'est pas suivie : il explique ainsi à Derecik, avec un humour bienveillant, qu'il a confondu intérieur et extérieur et devrait changer de place.

Nous répétons ensuite l'activité avec une consigne un peu moins aisée. Le deuxième lot de haïkus proposé présente lui aussi des contrastes, mais plus variés que la simple opposition intérieur/extérieur. Il s'agit alors d'identifier le type de contraste présent dans chaque poème (haut/bas, adulte/enfant, agréable/désagréable...).

Gýpsy, un peu à la peine avec le français, entame un dessin sur un coin de table. J'essaie à l'occasion de le ramener en douceur avec nous en lui posant une question. Lorsque nous discutons par exemple d'un poème qui parle d'un papier de Carambar, une marque de caramel que mangent les enfants en France, je lui demande comme on dit « bonbon » en roumain. Il retourne hâtivement son dessin et réfléchit une seconde avant de répondre que « bonbon », c'est tout simplement « bonbon ».

À titre de courte préparation pour la suite, je parle du « mot de saison », et de ses déclinaisons modernes. Je lis quelques haïkus qui comportent des mots de ce type et donnent le contexte du poème. Je leur demande de me dire quels sont ces mots qui partent du moment ou du lieu où la scène se passe et de m'indiquer leur emplacement dans le poème.

autour du café
la vie d'avant et d'après –
prison, est-ce une saison ?

L'écho de l'étroit chemin

Prononcez le mot « pause », et tout le monde retourne s'asseoir illico. Un des participants en profite pour m'expliquer qu'ici le personnel montre qu'il traite bien les détenus, pour lui c'est de l'hypocrisie. Il souligne le fait que peu d'entre eux parlent français. Cette remarque manque de faire un esclandre, car le gardien, qui a entendu et compris, se vexe : un rapport flotte dans l'air, mais le détenu s'en fiche, il sera bientôt libéré. J'apprends plus tard qu'il vient d'une prison francophone où l'on pouvait avoir le téléphone portable dans la cellule : forcément, ici, c'est moins bien pour lui. Derecik, quant à lui, parle de ce qu'il fera quand il sera libre. Il marchera des kilomètres et des kilomètres, tout droit, sans tourner à ce fatidique angle de la cour qui revient sans cesse.

C'est désormais au tour des participants de trouver des mots de saison dans le contexte de la prison. Je pose beaucoup de questions car je connais mal leur quotidien : ils me renseignent sur les mots spécifiques à la prison ou à celle où nous nous trouvons. Nous en remplissons en un clin d'œil un plein tableau : l'heure des médicaments, la fouille, la douche, derrière les barreaux, l'alarme, le vestiaire, quartier disciplinaire, la promenade, le cachot, l'appel, le moment du café ou du thé, le guichet, la récréation ou récré, le matin, le préau, le réveil, le repas, la bibliothèque, le bureau de l'infirmière, le journal TV, le travail/les activités/les ateliers, la salle de sport, la cantine, le téléphone, le parloir, la visite, le bloc H cellule 19... plus de place pour écrire : il n'y a plus qu'à continuer sur des Post-it et commencer à composer un haïku à partir d'un de ces mots, ou d'autres.

Je rappelle les points importants que nous avons vus et propose également d'autres pistes de différentes natures pour commencer : des photographies de mon cru, une enveloppe avec des instructions telles que « Aller à la fenêtre, noter la première chose qui bouge », des cadres en papier pour regarder un bout de réel à travers, d'autres mots de la prison à piocher (extraits de l'ouvrage *Le Bruit des trousseaux*, de Philippe Claudel), les objets qu'ils ont apportés de leur cellule, un tour dans l'autre grande salle de créativité, des sachets contenant des stimuli (épices à sentir, tissus à toucher, noix à croquer...). « L'Hymne à la joie » et « Joyeux anniversaire » se mélangent dans la pièce. Les deux petites boîtes à musique du lot ont un succès fou : ils aimeraient bien pouvoir les emporter, de même que les stylos. Chacun sa méthode : les yeux doux, la culpabilisation de l'intervenant, le mélo... Je m'en sors par l'humour ou en brandissant les consignes qui ne viennent pas de moi.

dimanche d'été –
l'entrée des visiteurs
derrière la vitre

Delola part pour sa visite mensuelle avec sa dulcinée. Il en a de la chance ! Espérons qu'il pourra écrire quand même plus tard ! Éléphant a commencé sans tarder. Il me dit qu'il est philatéliste, ce qui devient rapidement son nouveau surnom au sein du groupe. Le sujet des timbres lui inspire sa première composition. Vieil esprit a quant à lui bien compris l'histoire du contraste et laisse la surprise pour la fin. Beaucoup procèdent à deux, une façon pour les moins à l'aise de ne pas tenir directement la plume tout de suite. Anna participe activement à cette étape et nous ne sommes pas trop de deux pour accompagner chacun dans l'écriture. Elle note entre autres les idées de Gypsý, dont nous essaierons plus tard de lui proposer des versions un peu mises en forme.

Mais le temps file et il m'en reste juste assez pour leur montrer quelques haïgas comme base pour découvrir quelques façons de mélanger mots et formes. Anna me dit ensuite que cela risque de les induire en erreur sur la nature du travail de l'argile : j'ai hâte d'en savoir plus en découvrant cette pratique dans les jours qui suivent. Les réactions sont partagées face à ces haïgas : So. note le nom roumain de Ion Codrescu et m'aide à les accrocher au tableau. Pour Gypsý au contraire, il s'agit d'un travail bâclé, trois traits et puis voilà : il préfère les créations plus figuratives avec beaucoup de détails. Avant la fin de cette séance, Cham tient à effacer le tableau, cela lui rappelle l'école : c'est une fois qu'on a perdu les choses qu'on les regrette, dit-il...

Suite de l'atelier, animée par Anna

Les jours suivants, je suis présente en spectatrice, une participante comme les autres... sur le papier, car le groupe me connaît déjà dans un autre rôle et certains viennent me trouver pour peaufiner leurs haïkus, m'en apporter de nouveaux, ou me parler de ce qui leur tient à cœur, ce qui ne facilite pas la tâche d'Anna pour leur faire trouver la concentration nécessaire au travail délicat de l'argile. Nous lions les deux parties de l'atelier par une lecture aux participants de leurs haïkus, revus la veille avec Anna. Nous les laissons ensuite de côté pour le moment, ils pourront nous servir d'inspiration plus tard.

La complicité s'est installée. Gypsý m'offre des dessins réalisés sur les feuilles emportées la veille. Il me dicte une composition sur le thème de la Cène, sur laquelle nous réfléchissons

ensemble un peu chaque jour. Difficile d'oublier les formules toutes prêtes répétées à l'église pour retrouver les sensations et les mots simples adaptés à ce repas rustique ! Éléphant a apporté sa précieuse collection de timbres. Un incident se produit cependant un peu plus tard : un tube de colle a trouvé son chemin dans sa poche, toujours pour les timbres, mais la consigne est sans appel : aucun matériel ne doit quitter l'atelier. Éléphant retourne donc à sa cellule dans une colère tonitruante, avant de revenir le lendemain plus paisiblement. « Bienvenue à Tilburg », ironise Vieil esprit. J'apprends que Gipsy et So. partagent la même cellule, je comprends mieux leur complicité, ils se titillent tout le temps. So., qui n'était pas venu le premier jour consacré à l'argile, a été convaincu par son compagnon de revenir.

Anna nous fait découvrir l'histoire et la géographie de l'argile, nous en présente différents types, nous montre quelques ouvrages sur le *raku* et nous faisons connaissance avec une première sorte de terre, observant son comportement entre nos mains. De l'expérience d'Anna, c'est un contact qui peut produire des réactions épidermiques, mais personne ne semble réfractaire dans ce groupe. De nombreuses questions lui sont posées, notamment sur la composition des argiles. Les différentes personnalités sont tout de suite visibles à travers les formes plus ou moins rectilignes, les créations en deux ou trois dimensions, la précision infinie de certains quand il s'agit des finitions...

Les créations à partir de l'argile donnent lieu à de nouveaux haïkus, certains à l'inverse partent du haïku ou l'adaptent pour modeler. J'apporte des haïkus en arabe et en roumain. Derecik, d'abord incapable de coucher des mots sur le papier, me dit qu'il a essayé d'écrire une dizaine de haïkus dans sa langue, mais que cela ressemblait à un travail d'enfant quand il a traduit, il est en prison depuis de nombreuses années et se sent un peu rouillé. Jour après jour, nous nous parlons, essayant de cerner ce qui fonctionnera pour lui. Chaque jour dans les couloirs, dans les salles, depuis treize ans, les autres vous interpellent « Salut ! Comment ça va ? », « Ça va ! ». Chaque jour. Sur le plastique de la table de la cellule, la feuille de papier se brouille. Demain peut-être.

Des morceaux de dentelles et divers bâtonnets et racloirs sont nos outils pour nous familiariser avec les textures ainsi que l'ajout ou la soustraction de matière (haut-relief et bas-relief). Les participants créent de petits médaillons qui pourront être envoyés dans d'autres prisons. Nous apprenons ensuite à débarrasser l'argile de ses bulles d'air et à obtenir un carré ou un rectangle homogène qui servira de base aux créations personnelles et au travail collectif.



La préparation des carreaux d'argile

crachin pénétrant
la façonneuse d'argile
main sur les reins

Autorisés à le faire, nous prenons des photos pour ceux qui le souhaitent. En les regardant une fois imprimées, je suis frappée : tous ont l'air vraiment très grands et forts à côté de moi. Derecik confie à Anna qu'il aimerait envoyer une photo de lui à sa mère, très âgée, qui ne l'a pas vu depuis six ans. Delola, qui n'avait pas pu écrire avec les autres pour cause de visite a écrit de son côté et me donne ses poèmes, que je trouve très réussis. Vieil esprit m'apprend que c'est un de ses potes qui a réalisé les figurines des personnages du film *La Guerre des étoiles* qui se trouvent dans le hall. Il a depuis été transféré. Il faisait aussi d'immenses bouddhas.

Dans la salle, les gros bras projettent l'argile avec force sur le sol ou les tablettes. Entre deux claquements assourdissants, le contrepoint du couinement des rouleaux à pâtisserie permettant de répartir l'argile et d'aplanir la surface se fait entendre. Débrouillards, certains créent en deux

temps trois mouvements leurs propres outils pour obtenir le niveau de perfection souhaité : qui une équerre pliable à partir des morceaux de bois présents parmi le matériel du local, qui un poinçon en forme de croissant et d'étoile pour personnaliser son ouvrage.



Les dessins préparatoires

Après quelques jours, en attendant que tout le monde soit là, Cham imite pour plaisanter mon comportement du début de l'atelier. Comment je me suis présentée, la façon dont je jouais avec mon badge de visiteur pour me donner une contenance. On rit bien. Il me demande quels animaux me plaisent : il a toute une théorie sur la façon dont ces choix reflètent la personnalité. Un autre jour, arrivé cette fois encore plus tôt que les autres, il m'apprend qu'il adore danser et cherche une station sur la radio de l'atelier de créativité pour me montrer ce qu'il sait faire. Nous partageons à la pause des gâteaux à la cacahuète préparés par Derecik.

Le processus de sélection du dessin collectif, tous ensemble, est à l'origine d'une grande discussion sur ce que le groupe veut montrer au public et sur ce qu'est l'art. « L'art, c'est pas pour

regarder, c'est pour ressentir », dit Cham. Suite à quoi Yawa demande à Gypsö s'il ne peut pas nous dessiner quelque chose « avec le début, mais pas la fin », à la signification ouverte en somme, j'y vois un parallèle important avec notre travail sur le haïku. Nous nous mettons donc d'accord pour choisir plutôt un dessin qui permet plusieurs explications, plusieurs interprétations. Chacun tient à donner la sienne, à expliquer les raisons pour lesquelles il préfère ce dessin-ci plutôt que celui-là. Une fois ce choix délicat arrêté, Gypsö le recopie sur la grande feuille de papier tandis que les autres finissent leurs travaux personnels. Le dessin collectif est ensuite reporté sur les carreaux d'argile, puis l'on enlève la matière tout autour du motif principal. Les premières questions sur les couleurs émergent.



Le réassemblage des morceaux de l'œuvre collective

Dernier jour

Je reçois en cadeau un disque d'un groupe français et un cadre créé à partir d'allumettes et de la sempiternelle huile d'olive. Gypsö se vexe et rentre dans sa cellule sous prétexte de mal au crâne. Le reste du groupe applique les textures sur l'œuvre commune. Je m'émerveille de la patience de certains pour reproduire le même motif. Vieil esprit me dit qu'il a appris la patience en prison. La justice est très lente : quand on veut quelque chose ici, il faut attendre longtemps. Pour obtenir la cellule solo dans laquelle Vieil esprit loge maintenant, par exemple, il a bien fallu six mois. Au-dessus des plaques d'argile, il est question des arrestations des uns et des autres, de leurs occupations dans leurs cellules, sudoku, console, télévision, philatélie, élaborations de plans pour l'après... Cham part en visite, sa Juliette me dit-il. D'autres ont des rendez-vous avec les assistants sociaux. L'argile sèche... Je ne verrai pas la suite du travail, le choix des couleurs, le vernissage, la cuisson *raku*, l'assemblage sur le panneau de bois... Quelle frustration !

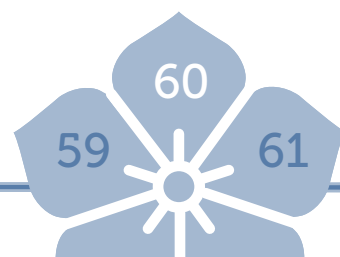
Quelques-uns me donnent leur adresse, la même pour tout le monde bien sûr excepté le nom. Le sourire aux lèvres, Derecik me tend un petit papier sur lequel figurent quelques poèmes... en turc. Son compatriote Se. m'en fait une traduction sommaire inachevée qui les rend encore plus précieux à mes yeux. J'espère pouvoir trouver quelqu'un pour les traduire !

Nous attendons Wendy unit C avec le personnel. C'est l'heure du repas, qu'ils préparent dans leur salle commune. Aujourd'hui un gardien fait la popote pour J. et lui-même. Le week-end, J. cuisine pour tous les gardiens. Dans cette salle se trouve le portrait en neuf morceaux de Marilyn Monroe qu'ils ont réalisé sur l'initiative de J. le gardien avec notamment D., un prisonnier, la directrice et la responsable de l'atelier de créativité, chacun une pièce de l'ensemble.

J'ai laissé mon sac à dos à l'entrée, je rassemble donc mes affaires dans un des sacs de plastique avec lesquels les prisonniers mettent leurs effets personnels quand ils sont libérés : livres, cadeaux, crayons et stylos maculés d'argile, papier vierge, poèmes froissés...

dernière grille –
sur l'épaule
un sac poubelle bleu

Meriem Fresson



L'écho de l'étroit chemin



L'écho de l'étroit chemin

Merci à chacun des participants pour l'agréable atmosphère qui a régné pendant l'atelier, pour leurs mots et leurs univers, pour leur confiance, à Wendy Mercelis, directrice de la prison de Tilburg et son compagnon pour leur disponibilité et leur accueil sans pareil, à toute l'équipe de la prison pour sa coopération et sa bienveillance, à Anna Verrastro pour sa patience ainsi que le partage de son expérience et de son art, à Pietro Tartamella pour son aide dans la traduction des haïkus, le complément qu'il a su apporter aux participants sur les différentes façons d'envisager et de pratiquer le haïku et ses histoires toujours fascinantes, et bien sûr à Diederik de Beir pour avoir initié et porté ce projet avec tout son cœur.

Dans cette vidéo, Pietro Tartamella présente les retours des participants sur cette expérience : <http://vimeo.com/82194317>



La composition collective des participants

chute dans le vide
l'adieu d'une feuille
au loin la mer

Textes composés pendant l'atelier

Étoile du Berger
au sud
des nuages de pluie
Delola

ciel blanc
autour
quatre murs sombres
Delola

pluie forte
l'étang de mon jardin
vide
Delola

sur mon miroir
reflets
bruit et vagues du lac
Delola

cercueil de luxe
soudain
le silence absolu
Delola

arbre dans l'eau -
le soleil rayonne
sur toutes les générations
Delola

stella del pastore
a sud
delle nuvole di pioggia
Delola

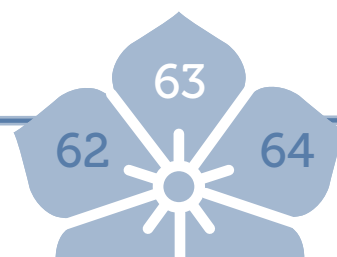
cielo bianco
intorno
quattro mura buie
Delola

piove forte
il laghetto del mio giardino
vuoto
Delola

sul mio specchio
si riflettono
i rumori e le onde del lago
Delola

feretro di lusso
all'improvviso
tutto è silenzio
Delola

albero nell'acqua
il sole splende
su tutte le generazioni
Delola



L'écho de l'étroit chemin

amour de jeunesse –
m'asseoir à côté
dans son ombre
Delola

amata da tutti
desiderio di sedermi
alla tua ombra
Delola

Derrière la porte blindée
il y a des regrets... !
depuis des années
Sedat

dietro la porta blindata
i rimpianti
di molti anni
Sedat

Silence ennuyeux
tout le monde crie
je regarde par le trou
Matador

silenzio noioso
tutti che gridano -
guardo attraverso il foro
Matador

ciel gris
télécommande à la main
sous la couette
Matador

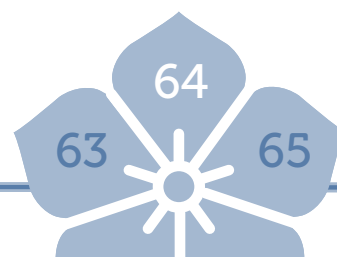
cielo grigio
il telecomando in mano
sotto la trapunta
Matador

Rendez-vous à l'hôpital
pas de promenade
de jolies voitures passent
Yawa

in ospedale -
salto l'ora della passeggiata -
belle auto passano
Yawa

Mains jointes
à mes poignets
les menottes
Yawa

le mani giunte
e ai miei polsi
le manette
Yawa





Titre

Sous-titre

Promenade sur l'asphalte
à l'unité H
Central Parc
Éléphant

passaggiata sull'asfalto
all'unità H
Central Park
Éléphant

La nuit dans la cellule
catalogue, classement
le philatéliste
Éléphant

la notte in cella
cataloga, classifica
il filatelico
Éléphant

envie de gâteaux
mordre dedans
une guêpe
Gypsy

voglia di torta
e mordo a fondo
una vespa
Gypsy

au parc
le sac oublié
banc tout vide
Gypsy

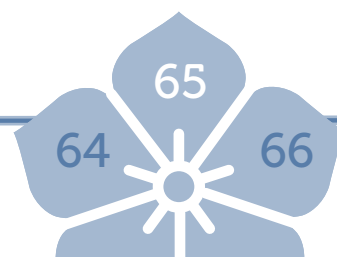
al parco
la borsa dimenticata -
panchina vuota
Gypsy

Longue lecture
le monsieur
pose les lunettes
Gypsy

lunga lettura -
il signore
posa gli occhiali
Gypsy

Pluie dans la tasse
le café jaillit
première fois
Gypsy

pioggia nella tazza
il caffè bolle
per la prima volta
Gypsy



L'écho de l'étroit chemin

dernier repas
sur la table de bois mort
douze morceaux de pain
Gýpsý

Beaucoup de couleurs
dans la salle de créativité
dehors la mer
Cham

Salle de sport
le verre se casse par terre
le chat s'enfuit
Cham

Les personnes créatives
derrière les barreaux
les pétales tombent
Cham

En promenade
le soleil se trouve haut
au préau du bloc H
Vieil esprit

pluie sur la terrasse
mon café
jamais vide
Vieil esprit

ultima cena -
sulla vecchia tavola di legno
dodici pezzi di pane
Gýpsý

quanti colori
nella sala di creatività -
fuori il mare
Cham

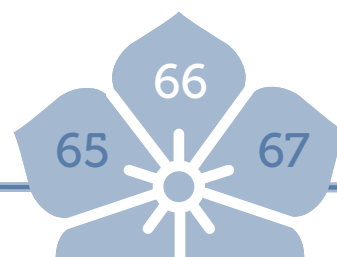
in palestra
per terra un bicchiere in frantumi -
il gatto fugge
Cham

persone creative
dietro le sbarre -
cadono petali
Cham

Op Wandel
de zan zit hooy
op de lucht
Vieil esprit

ad ogni passeggiata
il sole sempre alto
sul cortile del blocco H
Vieil esprit

piove sulla terrazza
il mio caffè
non è mai vuoto
Vieil esprit



Rallye sur la montagne
première place –
Game over
Vieil esprit

primo premio
Rallye sulla montagna -
Game over
Vieil esprit

regard au loin
à la fenêtre de ma cellule
des palmiers
Vieil esprit

guardo fuori
dalla finestra della mia cella
le palme
Vieil esprit

Quatre forces unies
le vent, la chaleur, la pluie
Terre fragile
Vieil esprit

Quattro forze unite
il vento, il calore, la pioggia,
la Terra fragile
Vieil esprit

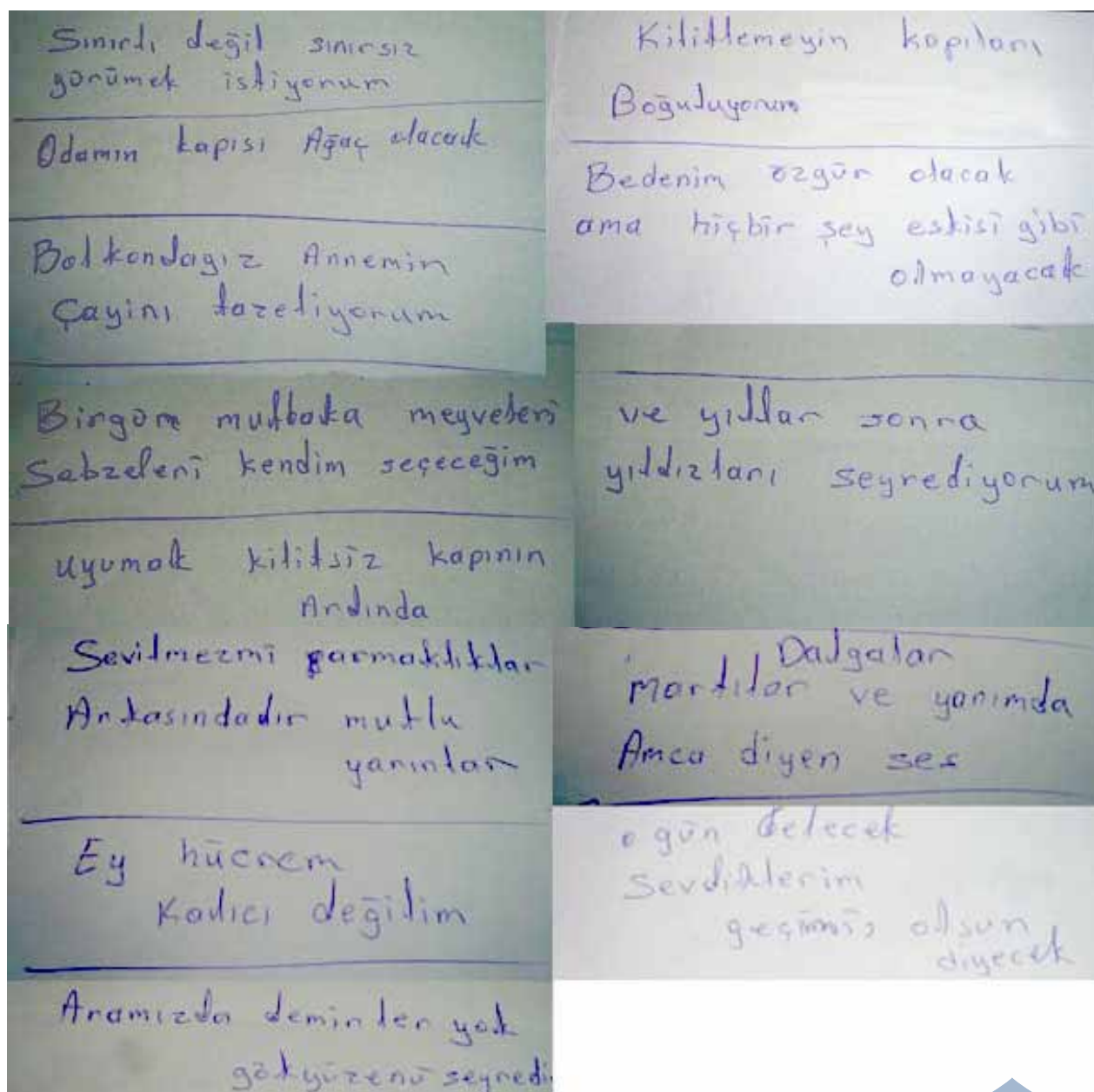


Le travail des textures

L'écho de l'étroit chemin

Appel à traduction

Cher lecteur, chère lectrice, vous maîtrisez le turc ou connaissez quelqu'un qui lit cette langue et a une sensibilité littéraire ? Nous serions ravis d'entrer en contact pour pouvoir traduire dans la langue de Molière ces quelques compositions, présents de l'un des participants à l'atelier *Parol !*, Derecik. Pour nous faire part de votre intérêt, écrivez à danhaibun@yahoo.fr.





La vie de l'AFAH

Rendez-vous

Assemblée générale 2014 de l'AFAH

Elle se tiendra le dimanche 30 mars à Paris. Le lieu exact et l'ordre du jour seront publiés ultérieurement sur le site : letroitchemin.wifeo.com

Les adhérent.es y sont cordialement invité.es. À défaut, ils feront parvenir, leur nom nominatif (au nom d'un.e des membres du CA), quinze jours avant la date de l'AG au plus tard, à l'adresse : danhaibun@yahoo.fr

Participation de l'AFAH au Festival international de haïku 2014

de l'Association francophone de haïku (AFH), Vannes, 9-11 octobre 2014 : organisation et exposition de haïsha sur le thème de la mer.



L'une des compositions personnelles des participants à l'atelier Parol !

● Nos adhérents ont du talent

par Danièle Duteil

Tanka

Alhama Garcia : *Telluries*, 99 tanka bilingues français / anglais, les éditions du tanka francophone, 2013.

Lisant le recueil d'Alhama Garcia, j'accorde ma respiration aux vibrations nées des plis secrets de la sensibilité du poète, ému au plus profond de lui-même par les plus infimes tressautements de la création.

Telluries se divise en cinq sections sans titre qui, probablement, s'inscrivent dans le temps de l'écriture. Un temps rythmé selon les flux et reflux de la vie toujours palpitante, si minuscule soit-elle.

*Si je baisse les yeux
ce n'est pas la peur du livre
interrompu court
ni la douleur noire
d'une empoignade inattendue*

*I am dropping my eyes
but not for the frightening book
shortly interrupted
not the black pain
of a long-awaited wrestle*

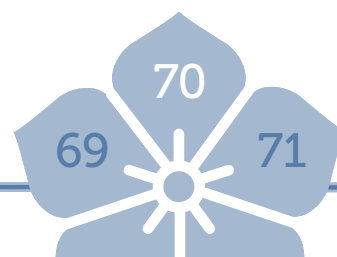
*Non je regarde sous
mes pieds la couleur l'odeur
de la terre la trace
de l'escargot le brin plié
oui l'infinitésimal*

*No I am watching under
my feet the color and the fragrance
of the land the shining slime
the twisted wisp
yes the tiny tiny*

Sur la quatrième de couverture, Garcia Alhama précise :

L'épreuve du tanka est à mes yeux un équilibre instable entre réalité, unique, remarquable, et l'écho d'une réaction distanciée, s'exprimant en une approche impressionniste d'être au monde.

Ainsi, l'expression poétique de l'auteur procède-t-elle ici par fragmentation et distorsion de la syntaxe. Soucieuse d'approcher au plus près le réel, elle accroche au motif la lumière par touches légères, éclairant les variations, la mouvance du spectacle de la nature et le caractère fugitif de l'instant.



*Une onde si lente
mobile fraîche immobile
le maquis déroule
les leçons de la lumière
sous la voûte de ténèbre*

*Such a slow ware
mobile fresh and still
the maquis unrolls
its enlightened lessons
under the vault of darkness*

Sois regard

conseille Alhama Garcia au lecteur, à la lectrice, dont le souffle s'harmonise naturellement à l'ample respiration de la terre, portée par la musique des mots et l'extrême puissance du verbe.

Haïkus

Jean Le Goff : *Les Uns et les autres*, haïku, haïkouest, éditions des petits riens, 2013.

Ce recueil est d'abord illustré par une peinture de l'auteur, sorte de Pierrot lunaire au visage partagé entre tristesse et expression impassible. Il est à la fois regard intérieur, dévoilant la complexité de l'intime

À fleur de main / de secrètes fêlures / inavouables

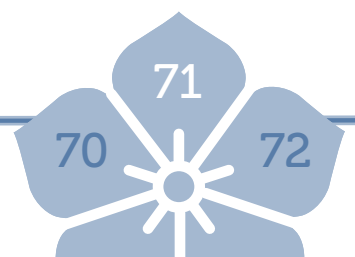
regard extérieur ouvert à la rêverie

Sur le rocher il ne pense plus à rien l'œil est au large

et regard de tendresse et de dérision, observateur de l'humain :

Tant de cachets / la vieille mamie se prend / pour une artiste

Au fil des pages, se met en place finalement un kaléidoscope de portraits, un échantillonnage de la société (représentée d'ailleurs par la peinture centrale où se pressent des personnages de toutes les couleurs) avec, en toile de fond, la mer et le bruit des vagues, parfois aussi la lune complice. Jean Le Goff maintient fort habilement et très agréablement l'esprit des lecteurs/rices aux limites du rêve et de la réalité.



L'écho de l'étroit chemin

Monique MÉRABET : *Le Chrysanthème de Noël*, illustré par Céline Manoël, éd. association Lafeladi, 2013. Disponible sur Amazon.fr.

« Pour célébrer dignement la grâce d'un Noël, le poète avait sorti ses rimes de fête, choisi sa plus élégante plume ; il avait préparé une crèche pour la venue de l'Enfant-Roi ; il avait enluminé les murs de sa chambrette d'un firmament d'étoiles et de comètes.

Mais son âme n'était pas prête à l'accueil du nouveau-né : trop de plaintes, trop de colères... l'enfant s'est effarouché.

Et devant sa page blanche, le poète resta muet.

Alors... »

Laissez-vous conter les aventures de la modeste marguerite.

Les mots de Monique MÉRABET nous entraînent vers un monde merveilleux de couleurs et de poésie.

Les illustrations chatoyantes sont aussi un régal.

On lira également avec intérêt l'anthologie établie par Dominique Chipot, *En pleine figure, haïkus de la guerre de 14-18*, préfacée par Jean Rouaud, aux éditions Bruno Doucey, 2013.

Extrait de ma présentation dans le *Gong*, la revue de l'Association Francophone de Haïku (AFH), n° 42 (janvier-mars 2014).

« *En pleine figure* fait parvenir jusqu'à nous les tourments de certains héros comme autant de jaillissements de la conscience ou de l'âme.

Attaque de nuit ;

Tirez ! Mais tirez donc !

dans le tas (Anonyme)

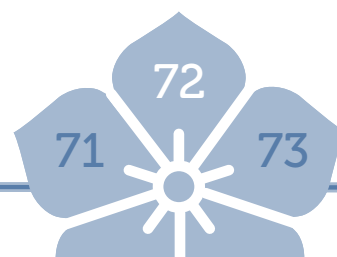
[...]

Est-il possible, qu'au fond du chaos, s'éclaire encore, grâce suprême, une flammèche d'espoir et de douceur ?

Côte à côte l'hiver

Deux buissons de fils barbelés,

En mai, l'un fleurit d'aubépine (Henri Druart)



[...]

En ce temps de commémorations du centenaire de la Grande Guerre, *En pleine figure* devait voir le jour pour témoigner et porter jusqu'à nous les éclats de plume de ces poètes combattants. Merci à Dominique Chipot d'avoir réalisé cette précieuse anthologie. »

Et

De Micheline Beaudry, *L'homme qui plantait des haïkus*, aux éditions de la francophonie, Québec, 2^e trimestre 2013.

Micheline Beaudry offre ici un attachant portrait du poète québécois André Duhaime, pilier du haïku en Amérique francophone et propulseur du genre dès le début des années 80. Cette biographie approche au plus près l'homme dans sa vie quotidienne, très liée au parcours de l'écrivain, qui se situe à la frontière de deux cultures mêlant identité québécoise et américanité. À travers elle, se dévoile tout un pan de l'histoire du haïku en territoire francophone, tandis que l'éclairage s'oriente aussi vers le rôle joué par les différents acteurs de sa promotion hors Japon. Se lit passionnément.

Roman

Patrick Gillet : *Perles noires*, éditions Durand Peyroles, 2013, narre les aventures d'un biologiste parti étudier les huîtres perlières en Polynésie et qui tombe sous le charme de la belle Hina. *Perles noires* est aussi un roman écologique posant des problèmes cruciaux de notre temps liés au réchauffement climatique et à la montée des eaux.

[...] les données que nous avons sur le climat des cent cinquante dernières années montrent que la température de l'eau de mer ne cesse d'augmenter. Le réchauffement qui entraîne une remontée du niveau marin menace particulièrement cette région du monde.

Patrick Gillet, océanographe de la faune marine, enseigne à l'Université. *Perles noires* est son quatrième roman.



BULLETIN D'ADHÉSION À L'A.F.A.H.

(Association Francophone des Auteurs de Haïbun, l'Étroit chemin)

NOM : _____
PRÉNOM : _____
ADRESSE : _____
PAYS : _____
TÉLÉPHONE : _____
E-MAIL : _____

* TARIF ANNUEL : 10 € à régler par chèque libellé à l'ordre de Gérard DUMON, trésorier de l'A.F.A.H.
Et à adresser à Gérard DUMON – 14, rue du Général SARRAIL – 17450 FOURAS – FRANCE.



Copyrights des visuels :

pp. 1 et de 44 à 69 : Cascina Macondo – Anna Maria Verrastro

p. 2 : Brigitte Briatte, *Son unique saison* (aquarelle-encres, 2013)

pp. 8, 20, 22, 28 : Danièle Duteil

pp. 14, 26 : Monique Mérabet

p. 32 : Gérard Dumon

